

## La fascisation du régime

La bourgeoisie est prête à tout pour conserver son pouvoir d'Etat et maintenir son taux de profit.

---

---

## Les communications, l'enseignement

une tendance à l'a-politisation... une consommation culturelle a-critique.

---

---

## Des cours intéressants

Quand on entre dans un cours pour la première fois une multitude de questions nous vient à l'esprit surtout en ce qui concerne le sort que nous réservera celui ou celle qui est supposé détenir le savoir."

## Entre Folie et Vérité

analyse-libération des paroles de femmes

omma

gne ouve

itorial

bat(s)

ntretien

ronique

format

ronie

se Postal  
lectif de  
de Haeck  
re, Patri  
taire à la  
urier de  
al à la b  
quette, c  
verture;

# Sommaire

numéro 10  
octobre 1975

Page ouverte 2

Per  
C-89

13

Editorial

3 La fascisation du régime, *par Jean-Marc Piotte*

Débat(s)

15 Magie du verbe ou politique de la langue.

Entretien

20 Un café différent. *Thérèse Arbic, Jean-Marc Piotte et Patrick Straram le Bison ravi* parlent avec Pierre Després et Louise Martin de la Grande Passe.

Chroniques

29 Un salon littéraire *par Jean-Marc Piotte.*

33 Recherches sur le mouvement ouvrier au Québec *par Céline Saint-Pierre.*

37 Entre Folie et Vérité I *par Madeleine Gagnon.*

43 Des cours intéressants *par Philippe Haeck.*

47 Mademoiselle Marguerite ne changera jamais? *par Thérèse Arbic.*

51 Mésaventures du réalisme *par Laurent-Michel Vacher.*

58 Les communications, l'enseignement *par Réjean Jacques.*

63 Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma *par Patrick Straram le Bison ravi.*

Informations 73

Chroniques

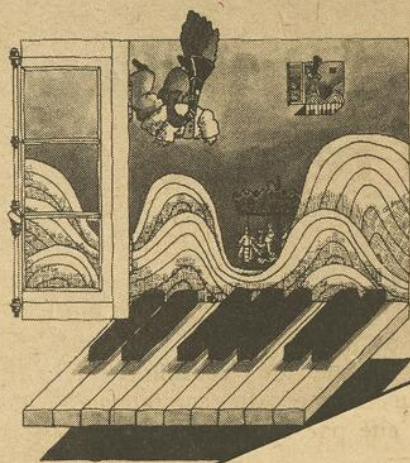
Boîte Postale 747, Succ. N. Montréal.

Directif de production: Thérèse Arbic, Madeleine Gagnon, Philippe Haeck, Réjean Jacques, Jean-Marc Piotte, Céline Saint-Pierre, Patrick Straram le Bison ravi, Laurent-Michel Vacher, secrétaire à la rédaction. Collaboration spéciale: Léandre Bergeron. Porteur de la deuxième classe: Enregistrement no 3451. Dépôt légal à la bibliothèque nationale du Québec.

Maquette, composition: Agence de presse libre du Québec; couverture: Mario Leclerc. Impression: Journal Offset.

# ligne ouverte

maneige



Salut Bison,  
Vous sommes contents que tu  
Sois ravi, et tes paroles réson-  
nent comme des feux d'artifice.  
Nous t'envoyons notre sympa-  
thie et sommes rassurés  
par la présence de grands  
généralistes comme toi.  
du plaisir de te  
recontes,

Maneige



## La fascisation du régime

La dictature fasciste "ce sont des cercles de fer avec lesquels la bourgeoisie essaie de consolider le tonneau défoncé du capitalisme" Radek cité par D. Guérin.

En quelques années seulement, le Québec est passé d'une période d'intenses réformes économiques et politiques (1960-1966) à une période opposée de freinage et de rétrécissement sur tous les plans. Pourquoi? Nous croyons que les "largesses" libérales s'expliquent tout aussi bien que les mouvements répressifs des mêmes gouvernants: commandés par la logique interne de l'anarchie capitaliste, leur analyse (et leur compréhension) implique une étude de cette logique contradictoire et des mécanismes fluctuants mis en place par le système au fur et à mesure que les problèmes se posent. C'est ainsi que le durcissement actuel du régime ne peut être saisi dans toute sa portée et ses conséquences sans que le moteur économique qui le provoque ne soit questionné.

La "Révolution tranquille", cette phase du développement du Québec où les représentants politiques de la bourgeoisie se donnent des "allures progressistes", repose sur une phase d'expansion du système capitaliste: augmentation de la production et de la productivité, baisse du taux de chômage et diminution de l'inflation. Cette phase se clôt dans les

années '65-'67: l'indice de l'inflation recommence à grimper à partir de 1965 et augmente graduellement jusqu'à aujourd'hui, si on excepte la baisse de 1970 pour atteindre un minimum de 10% à partir de 1972 tandis que le taux de chômage croît régulièrement depuis '67.

## La stagflation

Expansion économique, crise de surproduction, expansion..., voilà le rythme de développement du capitalisme. Mais la crise actuelle diffère de celles qui ont suivi le "crash" de '29 dans la mesure où elle combine inflation et récession. Keynes, après '29, avait cru trouver le moyen de régulariser les crises: dans une période où les prix augmentent, il s'agit pour l'Etat, grâce à l'assiette fiscale qu'il contrôle, de couper ses propres dépenses et d'augmenter les taxes et les impôts, ce qui aura pour effet d'entraîner à la fois une baisse de la demande, une hausse du chômage et, conséquemment, une stabilisation des prix; dans une période où la production trouve difficilement acheteur, l'Etat devra injecter massivement de l'argent, en augmentant ses dépenses et en réduisant les taxes et les impôts, ce qui accroîtra la demande et créera de l'emploi... Mais, à l'étape actuelle du capitalisme, celui-ci est confronté à la fois par l'inflation et par la stagnation de la production, c'est-à-dire par la stagflation. Les mécanismes de régulation mis au point par Keynes se révèlent inopérants. Nos gouvernements sont pris dans ce cercle vicieux: s'ils prennent des mesures pour lutter contre l'inflation, ils augmentent le chômage et s'ils s'attaquent à celui-ci, ils aident au gonflement de la première. D'ailleurs, depuis 3 ans, ils modifient régulièrement leur politique économique en substituant un ennemi à l'autre et ne révèlent ainsi que leur

isérable impuissance. Les économistes bourgeois, ex, se ridiculisent en prédisant de 6 mois en 6 mois la reprise économique et en se contredisant sur les moyens de cette reprise. Le système capitaliste traverse une crise profonde et les bourgeoisies canadienne et québécoise attendent en fait, comme jamais, la solution de leur maître du Sud.

### **Le durcissement du pouvoir**

Dans une période d'expansion économique, la bourgeoisie peut se montrer réformiste, mais dans une période de crise, elle cherche à reporter les conséquences de celle-ci sur le dos des travailleurs en durcissant ses positions. Cela s'avère d'autant plus exact aujourd'hui que la bourgeoisie ne peut se poser sur une politique fiscale pour régulariser la crise. Ce durcissement, symptôme des tendances à la décomposition inhérentes au capitalisme monopoliste d'Etat en crise, se marque au Québec par quatre indications principales: 1- diminution des dépenses de l'Etat non directement rentables au profit de l'aide directe et indirecte à l'entreprise privée; 2- durcissement de la position de la bourgeoisie face aux syndicats dans l'entreprise privée; 3- accroissement du contrôle de la bourgeoisie sur les appareils idéologiques d'Etat; 4- renforcement des appareils répressifs d'Etat.

Depuis près de dix ans, le Conseil du Patronat demande au Gouvernement du Québec de limiter la hausse salariale de ses salariés et de comprimer les coûts des différentes mesures sociales afin d'augmenter "l'aide à la création d'emplois" c'est-à-dire les subventions directes (par exemple, à l'I.T.T. rayonnier) ou indirectes (par exemple, aux constructeurs) à l'entreprise privée. Depuis '70, le Gouvernement Bourassa cherche à imposer une telle politique entre ainsi en confrontation avec les syndicats du

secteur public et para-public et les groupes populaires (par exemple, association de défense des assistés sociaux).

Dans l'entreprise privée, la bourgeoisie durcit aussi ses positions et cherche à reporter sur les travailleurs les effets de l'inflation. Elle presse les Gouvernements à agir pour protéger ses profits: restriction des libertés syndicales; campagnes de dénigrement contre des syndicats; minimisation des hausses salariales dans le secteur public afin de limiter ses effets d'entraînement dans le secteur privé, etc. La bataille que les syndiqués de l'*Iron Ore* ont menée contre cette compagnie américaine est, à ce niveau, symptomatique. Après vingt mois d'une grève très dure, ils doivent retourner au travail à peu près aux conditions de la compagnie qui a continué, même en temps de grève, de recevoir des subventions somptueuses du Gouvernement fédéral tandis que le Gouvernement du Québec, dont l'appareil policier et judiciaire était au service de l'*Iron Ore*, jouait, avec le "Comité des Citoyens Emminents", le rôle de médiateur supposément neutre et objectif.

Evidemment, les travailleurs, organisés dans des syndicats ou des groupes populaires, réagissent et cherchent à défendre leur emploi et/ou leur niveau de vie. C'est compte tenu de cette aggravation de la lutte de classes que la bourgeoisie accroît son contrôle sur les appareils idéologiques et renforce ses appareils de répression.

Au niveau des appareils idéologiques, il s'agit d'affermir l'homogénéité du discours bourgeois en évacuant ou marginalisant tout ce qui conteste radicalement l'ordre capitaliste. Ceci se manifeste dans la plupart des appareils et à peu près à tous les niveaux. Prenons l'industrie du cinéma qui dépend presque entièrement d'Ottawa, par l'intermédiaire de la S.D.I.C.C. et de l'O.N.F., et comparons les films

roduits depuis '70 à ceux produits durant la période  
la Révolution tranquille: la production cinématographique  
actuelle se caractérise par une imitation stérile de la production  
américaine, tant au niveau de la forme que du contenu, et les  
films qui interrogent l'ordre bourgeois ou bien ne dépassent pas  
l'étape du synopsis ou demeurent tout simplement sur les tablettes  
("On est au coton" de Denis Arcand et "24 heures plus"  
de Gilles Groulx). Depuis quelques années, le clergé, dont  
l'emprise sur le système scolaire avait été secouée par la  
Révolution tranquille, s'infiltré, avec l'aide de ses représentants  
les plus réactionnaires, dans le réseau scolaire et cherche à  
imprégner chaque école de son unanimisme catholique et bourgeois.  
Pendant ce temps, on attaque les professeurs et les enseignants  
qui interrogent et s'interrogent en menant une campagne de  
presse démagogique contre le manuel du 1er mai de la CEQ ou  
en publiant une enquête partielle et biaisée sur l'enseignement  
du français. Radio-Canada doit manifester l'unité nationale  
de la bourgeoisie canadienne, et si un programme pose  
quelques fois des questions pertinentes, il sera transformé ou  
évacué de la programmation l'année suivante. Dans une période  
de crise, le mot d'ordre de la bourgeoisie est de renforcer et  
d'homogénéiser son discours afin de mieux justifier son système  
en en voilant les contradictions.

Mais si la bourgeoisie se révèle incapable de convaincre tous et chacun que son Ordre est le plus parfait possible, elle doit alors recourir à des moyens brutaux.  
La création et la croissance de la Sûreté au Québec, l'unification des différentes polices de la région métropolitaine et leur prise en charge par le ministère de Justice, la mise sur pied en 1973 du Centre de renseignements policiers du Québec (C.R.P.Q.), les modifications apportées au Code de travail..., tous ces moyens visent à mater ceux qui

n'auraient pas été convaincus par les porte-parole idéologiques nombreux de la bourgeoisie.

### Trois événements marquants

Maintenant, si on analyse le durcissement du régime en terme de processus, trois événements ressortent alors nettement: la crise d'octobre '70; la riposte gouvernementale au Front commun inter-syndical en '72; la Commission Cliche en '74-75.

L'occupation armée du Québec n'avait pas pour objectif de démanteler un réseau d'une dizaine de terroristes, mais bel et bien de restaurer la légitimité de l'Etat bourgeois et canadien qui avait été secoués par le fait que les media bourgeois, pour la première fois au Québec, laissaient passer un discours qui contestait violemment l'ordre capitaliste et fédéral et qui proposait, dans des termes apparemment très réalistes, un ordre différent et nouveau. Les milliers de soldats que l'Etat sort des casernes pour leur donner la rue, les centaines d'arrestations préventives et les milliers de perquisitions qui frappent les militants socialistes, qu'ils soient indépendantistes ou non, ainsi que le flot de démagogie que les Gouvernements répandent sur le Québec et sur le Canada après l'intervention de l'armée démontrent que la bourgeoisie canadienne, comme toutes les autres bourgeoisies, est prête à prendre tous les moyens pour conserver sa domination et que le système parlementaire n'est, à cette fin, qu'un moyen parmi d'autres.

Durant '72, le Gouvernement québécois après avoir laissé traîner les négociations avec les syndicats du secteur public et para-public, réagit à leur grève générale par la loi 19 qui supprime leur droit de grève et impose aux syndiqués leurs futures conditions de travail. Seule la grève sauvage de mai forcera le

Gouvernement à reculer et à négocier certaines clauses. Durant le front commun, le Gouvernement a cherché à briser définitivement les reins du syndicat, mais il ne réussira pas totalement grâce à la riposte massive des travailleurs syndiqués en mai. De même, seule la crainte de la combativité des travailleurs empêche le Gouvernement de passer le bill '89. Durant toute cette période, le P.Q. dévoile son vrai visage, se tenant de façon olympienne au-dessus de la mêlée et distribuant des blâmes au Gouvernement et aux syndicats.

Mais ce que le Gouvernement n'a pu réussir durant le Front commun, il l'obtiendra par l'intermédiaire de la Commission Cliche. Il existait une rivalité très grande entre la FTQ/construction et la CSN/construction. Celle-là, avec souvent l'appui du Gouvernement et des entrepreneurs de la construction, cherchait à obtenir le monopole de représentation syndicale tandis que la CSN luttait pour maintenir son existence. La rivalité entre ces deux instances syndicales ne repose pas sur un conflit d'orientation syndicale ou politique, mais surtout et presque exclusivement sur une opposition d'intérêt corporatiste en termes d'organisation, de membres et de cotisations.

"Si vous voulez maintenir votre existence, continuez comme auparavant. Si vous désirez augmenter vos effectifs, frappez à tour de bras contre la FTQ/construction." Voilà le conseil qu'un spécialiste en publicité transmet aux dirigeants de la CSN/construction, et ceux-ci acceptèrent cette politique de débauchage contre la FTQ/construction lorsqu'ils se lancèrent dans la dernière campagne de maraudage.

Le rôle moteur joué par la FTQ/construction durant la grève de mai '72, les débrayages illégaux pour obtenir l'indexation puis, enfin, le saccage de G-2 à la Baie de James en 1974 entraînèrent le

Gouvernement et la bourgeoisie à accepter la suggestion de la CSN / construction sur la Commission d'enquête. Celle-ci fut présidée par l'ex-dirigeant du NPD, Robert Cliche, avec la participation de Guy Chevrette, vice-président de la CEQ, et d'un avocat conservateur, Brian Mulroney.

La Commission Cliche utilisa les journaux pour attaquer massivement la FTQ / construction dont certains locaux étaient infiltrés par la pègre. Mais, pour l'opinion publique ainsi façonnée, ce n'étaient pas certains locaux qui étaient coupables; mais la FTQ / construction, la FTQ, voire l'ensemble du syndicalisme. La Commission Cliche, cette entreprise objective de salissage du syndicalisme, n'enquêta que très peu sur les pratiques des entrepreneurs et du Gouvernement: son mandat, limité dans ses objectifs et dans le temps, ne lui permettait pas de tout fouiller!

Le Gouvernement avait réussi à diviser la CSN et à y créer une scission lors du dernier front commun. Avec la Commission Cliche, il divise encore plus fortement la CSN de la FTQ et crée des conflits aigus à la CEQ à cause du rôle ambigu joué par son vice-président à la Commission Cliche. Les Centrales syndicales ayant été bien divisées et l'opinion publique chauffée à blanc contre les syndicats, le Gouvernement pouvait passer sous forme détachée le bill '89 qu'il avait été incapable de faire adopter antérieurement. La loi 29 met en tutelle quatre syndicats de la construction et confère tous les pouvoirs à des tuteurs nommés par le Gouvernement. L'article 1 de la loi 30 empêche tous ceux qui ont un dossier criminel d'occuper des postes syndicaux tandis que l'article 2 décrète que, dans des cas de grève illégale, les officiers syndicaux doivent prouver leur innocence. On saisit toute l'importance de cet article 2 si on garde en mémoire les grèves illégales de mai '72 et les grèves illégales sur

indexation. La loi 47 crée l'Office de la Construction qui lui accorde des pouvoirs — notamment aux niveaux de placement et de la sécurité sur les chantiers — qui étaient auparavant aux mains des syndicats. Le Gouvernement s'apprête aussi à voter le bill 31, qui limiterait le droit de grève dans les services publics par la définition des services essentiels, et le bill 24, qui traverserait les libertés syndicales par un ensemble de contrôles tatillons relevant du Gouvernement.

L'étude de l'ensemble des recommandations du rapport Cliche nous indique qu'elles affaiblissent objectivement les positions du syndicat face au Gouvernement et au patronat. Ce type de rapport ne devrait pas nous surprendre si l'on songe qu'il émane d'une Commission qui peut affirmer avec une telle audace: "Les hommes passent, les structures changent ou disparaissent, les gouvernements ont leur bonne ou mauvaise fortune. Mais, à la fin, seul demeure l'Etat et l'Etat, c'est nous... tous". (1)

## **La fascisation et le fascisme**

Le fait, que les prédispositions du pouvoir bourgeois à la fascisation se manifestent de plus en plus par un tel durcissement, repose sur la crise actuelle du capitalisme monopoliste d'Etat qui entraîne une intensification de la lutte des classes: la bourgeoisie essaie de reporter sur le dos des travailleurs le fardeau de la crise, et ceux-ci réagissent et se défendent. En vue de briser cette combativité ouvrière, la bourgeoisie renforce son contrôle sur ses appareils idéologiques et accroît les capacités répressives de ses appareils d'Etat. Ce processus de durcissement que nous avons décrit dans les pages précédentes ne peut être compris si l'on ne reconnaît

(1) Nous reviendrons sur la Commission Cliche dans une prochaine chronique.

pas les prédispositions à la *fascisation du régime*, ce qui implique, premièrement, que la bourgeoisie est prête à tout pour conserver son pouvoir d'Etat et maintenir son taux de profit, que, deuxièmement, elle remplacera sa "démocratie parlementaire" par une dictature de type fasciste si cela s'avère nécessaire et, qu'enfin, les signes d'une fascisation actuelle du Québec ne s'inscrivent pas à côté du régime parlementaire libéral, mais bel et bien à l'intérieur. Nous n'entendons pas fascisme dans le sens strict et étroit du terme (fascisme mussolinien), mais dans le sens d'une dictature bourgeoise qui balaie la "démocratie parlementaire et libérale" pour la remplacer par la poigne de fer de l'armée, de la police... La *fascisation* du régime ne conduit pas nécessairement au fascisme: elle indique, seulement, que la seule alternative bourgeoise à la démocratie parlementaire est le fascisme. L'issue du processus actuel de durcissement du pouvoir dépendra de l'évolution économique du capitalisme, de la situation politique mondiale et, en définitive, de la lutte de classes ici et ailleurs.

## La volonté de combattre

En définitive, tout tourne autour de la lutte de classes. Et pour fortifier son pouvoir, la bourgeoisie utilise les erreurs de la partie adverse: durant la crise d'Octobre, l'action provocatrice du FLQ; durant le Front commun, une stratégie aventuriste de "guerre de position"; pour la Commission Cliche, la division et la rivalité intersyndicales. La riposte à la fascisation du régime doit être politique et doit reposer sur une claire compréhension des forces en présence.

Il faut dire que le "camp de la démocratie", comme l'écrivait jadis Vadeboncoeur, est faible. Les seules organisations actuelles de masse des travailleurs, les Centrales syndicales, sont divisées entre elles et

maque centrale est souvent traversée par la crise qui imprègne le Québec. Les organisations populaires, nombreuses, sont souvent dispersées et sans grands liens entre elles. Le Parti Québécois, dans ses interventions, ne se fonde pas sur les intérêts des travailleurs mais sur le baromètre de l'opinion publique: il est aussi "progressiste" que peut l'être l'opinion publique façonnée par les appareils idéologiques bourgeois: c'est son opportunisme. Les socialistes sont divisés dans de nombreux groupes politiques qui, trop souvent, s'isolent, au nom de la recherche de la ligne juste et de la lutte idéologique, dans un dogmatisme et un sectarisme stériles. La réaction des jeunes qui s'interrogent ou bien s'availlent dans ces groupes et s'épuisent le plus souvent au bout de quelques années ou bien se retirent de la campagne parce qu'ils sont fatigués ou parce qu'ils adhèrent à l'une ou l'autre idéologie fumeuse de "contre-culture".

Dans une telle conjoncture, aucun combat, aussi modeste soit-il, n'est à négliger; dans une telle conjoncture, aucune victoire, aussi minime soit-elle, n'est à mépriser. Dans un moment où le désarroi et le désespoir fleurissent au sein de la gauche petite-bourgeoise comme les pissenlits au printemps, il faut s'efforcer, sinon l'espoir, du moins la nécessité et la volonté de se battre et de combattre.

Il faut, le plus possible, créer de larges regroupements populaires qui, sur des points précis, non seulement se défendraient contre la fascisation du régime, mais chercheraient à passer à l'attaque et à remporter des victoires.

Sur la scène syndicale, lutter pour l'unité inter-syndicale aux niveaux local, régional et national. Lutter contre la répression syndicale d'ordre juridique (condamnations au Code du Travail et condamnations des syndiqués à des peines de prison ou amendes) ou

policier (infiltrations, matraquage des syndiqués comme à la *United Aircraft...*). Se battre pour obtenir une indexation réelle de nos salaires au coût de la vie et pour une politique de plein emploi.

Fortifier et unifier les organisations existentes qui luttent pour des logements décents à prix modiques, pour la défense des droits des assistés sociaux, pour l'avortement libre et gratuit sur demande (contre la répression odieuse à laquelle est soumis le Docteur Morgentaler), pour un environnement sain (contre la pollution). Renforcer ou mettre sur pied des larges regroupements pour la défense des laissés pour compte (par exemple, les vieillards, les Amérindiens, les malades mentaux, les minorités sexuelles, les prisonniers, etc.).

Défendre la liberté de production artistique qui est écrasée notamment à la télévision et au cinéma. Lutter pour que la bourgeoisie libérale, qui cache son exploitation sous le masque des "libertés" formelles, reconnaisse en pratique la "liberté d'expression". Lutter pour le droit à la dissidence.

Dans une période comme celle-ci, où le pouvoir bourgeois cherche à écraser toute opposition sous son rouleau compresseur, il ne s'agit pas de jouer à l'autruche, de mettre sa tête dans le sable et d'offrir de façon masochiste son cul aux coups, il s'agit de réagir, contre-attaquer, combattre, sur tous les fronts et quel que soit le lieu de travail.

le collectif par J.-M. P.

# Magie du verbe ou politique de la langue ?

Depuis la parution du premier article sur la langue dans *Chroniques* ("Pour une langue québécoise", par Léandre Bergeron, no 3, p. 2), des textes de Jean-Marc Piotte et Noël Audet sont venus développer un point de vue avec lequel je suis en accord. Dans l'ensemble des discussions que j'ai eu depuis sur le sujet, je voudrais retenir et exposer ici quelques remarques concernant le sens et les limites de la prise de position particulière à Léandre Bergeron. En effet, l'axiome de base sur lequel repose son argumentation me paraît foncièrement équivoque: la formule "s'il y a un peuple québécois, il y a une langue québécoise" me semble contenir un truisme et une affirmation gratuite. Le truisme, c'est qu'il y a une *langue* québécoise. L'affirmation gratuite, c'est qu'il y aurait une langue *québécoise*. Je voudrais tenter de démêler ces deux aspects, confondus à la faveur d'un glissement de plan par lequel Léandre Bergeron, dont l'intention réelle est de prononcer une décision de nature politique concernant en premier lieu la conscience linguistique collective, s'exprime en fait par le moyen d'une proposition d'allure descriptive portant sur l'objet-langue. Cette substitution de l'objectif au subjectif est-elle légitime et/ou susceptible de faire avancer le débat? Telle est à mon avis la vraie question.

## LE BUT ET LA CHOSE

Cherchons d'abord comment s'explique le truisme (qu'il se parle ici une *langue*). L'objectif de Léandre Bergeron est de désaliéner et révolutionner la pratique linguistique québécoise qu'il considère comme

prisonnière d'une dépendance fatale. Pour atteindre cet objectif social et politique, il commence par récuser absolument les autorités "extérieures" (mais trop souvent intériorisées) qui sont l'instrument de la dépossession subjective du locuteur, soit: la référence normative au soi-disant "français international", au "pur français de France", à la "langue littéraire de l'Académie française" — c'est-à-dire tout ce qui subsiste de soumission à une sorte d'impérialisme de la France d'une part —, d'autre part l'imposition sociale d'une série de codes et de règles du "bon parler", de la "correction", du "beau langage", dont se servent les privilégiés pour rabaisser et dé-classer culturellement les exploités et les masses. En ce sens, rapatrier la norme, libérer la pratique linguistique, reprendre la maîtrise de la parole, désattelliser la conscience linguistique, balayer les normes artificielles, sont autant de buts politiquement valables. Pour Léandre, l'un des moyens adéquats à l'atteinte de ces objectifs est de revendiquer pour la parole d'ici le titre plénier de langue à part entière, par opposition aux sous-catégories vécues comme diminuantes ("dialecte", "parler régional", etc.). Est-ce un bon moyen? Il ne faut pas surestimer ici le pouvoir des mots: dire "langue" au lieu de "parler" ne règle pas tout. Au niveau théorique, il est déjà bien clairement établi que les sous-catégories comme "patois", etc., sont secondes par rapport à la reconnaissance de l'objet linguistique comme langue ("Ce sont surtout des critères sociolinguistiques qui justifient les termes de langue, dialecte ou patois. Linguistiquement, tout parler de groupe est une *langue naturelle*, en tant que moyen de communication socialement accepté" 1). De plus, il ne suffit pas de se dire qu'on parle bel et bien une langue comme les autres pour décoloniser sa conscience langagière: l'anglais reste là qui nous menace, le français aussi qui nous ressemble un peu trop (et qui a encore assez de pouvoir économique et culturel pour s'imposer comme forme la plus légitime). Qui d'ailleurs ose aujourd'hui employer les mots de "dialecte" ou de "patois" au Québec? Les conditions objectives risquent d'être plus déterminantes qu'un simple coup de force dénominatif, dont l'efficacité resterait très limitée.

Ce qu'il peut y avoir de bon dans la décision d'insister sur l'usage du mot "langue" est donc mince

(1) Bernard Pottier, "Les langues dans le monde", dans: *Le langage*, dir. B. Pottier, Dictionnaires du savoir moderne, Paris, C.E.P.L., 1973, p. 226.

mais évident: chercher à convaincre un québécois qu'il possède un parler régional, un dialecte ou un patois et non pas une langue, ce serait faux et ce serait aliénant. Il faut donc dire langue — mais sans croire alors que cela nous dispense d'analyser les conditions concrètes qui affectent le développement de cette langue!

## UNE OU DEUX LANGUES

Léandre Bergeron va plus loin: il propose de dire langue québécoise, ce qui est le second aspect de son diachronisme, et il le fait dans un contexte où il est clair que la langue première n'est pas d'ordre linguistique mais d'ordre de l'existence même du peuple québécois en tant que nation — où il est clair également que cela implique une distinction radicale entre le "québécois" et le "français". Dans l'aire culturelle qui est la nôtre, il est sage à cet égard recourir à la théorie: le nom d'une langue a généralement valeur discriminante ou différencielle (un nom par langue, une langue par territoire). Il pourrait en être autrement et deux communautés baptiser chacune par un nom "national" propre une langue qui apparaîtrait commune et à l'observateur et aux locuteurs. Mais là encore, on ne peut changer les circonstances par la magie du verbe. L'opération que propose Bergeron, sous la forme qu'il lui donne, signifierait en fait que le québécois est une autre langue que le français, alors que ce qui serait valide, dans l'état présent des choses, serait de présenter la position du québécois par rapport au français de France comme celle de l'autrichien par rapport à l'allemand, de l'américain par rapport à l'anglais ou du brésilien par rapport au portugais: une variante nationale de la même langue, dont le degré de différentiation appellerait d'ailleurs beaucoup de précisions. Pouvons-nous vraiment considérer que cette question est suffisamment secondaire pour faire passer l'effet subjectif escompté de la dénomination "langue québécoise" avant la considération objective de la vérité ou non de ce qu'elle implique (quant à la différence linguistique du québécois au français)? Autrement dit: le Québec et la France (et d'autres nationalités) ont-ils ou non la même langue? Si oui, pouvons-nous quand même davantage à les désigner et les décrire de façon à suggérer le contraire?

Les raisons de Léandre sont sans appel: ce n'est pas la même langue parce que ce n'est pas le même peuple. Mais qui nous dit que l'équivalence: un peuple, une

langue; une langue, un peuple, soit vraie? Il vaudrait mieux s'en remettre ici à l'observation et à l'expérimentation, en recourant par exemple au critère de l'intercompréhension (2). On pourrait vérifier si, en moyenne, deux locuteurs de France et du Québec, par exemple, peuvent se comprendre ou non sans apprentissage linguistique spécial. Rien ne nous autorise à affirmer qu'il doive en être toujours ainsi, mais tant qu'on n'aura pas de faits nouveaux dûment établis par l'étude objective, il faudra admettre que la langue de Québec et le "français" ne sont pas encore deux langues étrangères mais deux variétés d'une seule et même langue, si prometteuses que nous jugions les différences existantes.

Vaut-il la peine d'adopter malgré tout une dénomination différente? Même s'il s'agit d'une seule langue on peut arguer du fait que "français" n'est pas neutre qu'il connote l'étranger et non le propre, qu'il entretient une dépendance dangereuse. C'est ne pas voir pourtant que "français" fonctionne surtout, socialement, comme le contraire d'"anglais" et non comme équivalent pour "de la France". C'est de surcroît, un fois de plus, s'abandonner magiquement à on ne sait quel mythique pouvoir des mots. Comme si le nom "québécois", en passant dans l'usage, allait révolutionner et libérer les consciences parlantes des travailleurs de l'est de Montréal. Il y a plus à craindre qu'il augmente pour eux la confusion et serve plutôt de mode à l'usage de la bourgeoisie nationaliste, plus occupée en effet à changer magiquement sa conscience malheureuse par le pouvoir des mots qu'à transformer la condition du peuple par le pouvoir des actes.

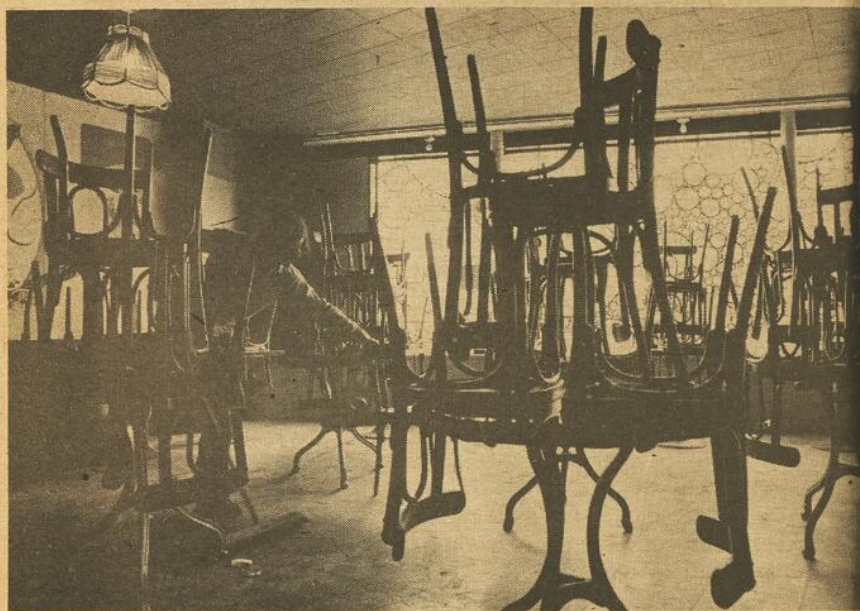
### UNE QUESTION POLITIQUE

Mon opinion est donc la suivante: 1) à la lettre et dans l'abstrait, la thèse de Léandre Bergeron est évidente; ce que parle le peuple québécois, c'est la langue québécoise (la langue des québécois). 2) Objectivement et théoriquement cette proposition est incomplète et insuffisante, quoique peut-être prophétique: la langue québécoise est encore une forme de la langue dite "française". Il pourrait être plus précis de la nommer le français québécois. 3) Politiquement la thèse bergeronne est symptomatique et intéressante. Il faut tout faire pour assainir la conscience linguistique

(2) Cf. à ce sujet "La description linguistique", par F. François dans: *Le langage*, dir. A. Martinet, Paris, Gallimard, 1968, p. 173

le contexte socio-linguistique effectif, qui la déter-  
te) au Québec. Insister sur la dignité de langue à  
t entière de nos paroles peut être, entre autres  
sures (souvent bien plus vitale d'ailleurs, comme  
ilinguisme dans le travail), une chose souhaitable.  
erait cependant faux de croire que c'est par des  
gestions verbales à effet subjectif que nous  
verons la situation: c'est le social, l'économique et le  
tique qui, dans leur objectivité pratique, institu-  
nelle et quotidienne, pourront seuls jouer un rôle  
erminant dans la libération — indissociable — de la  
gue et du peuple du Québec. Nous aurions beau  
pter avec empressement et généraliser l'expres-  
"langue québécoise", si nous ne possédons pas  
politique de la langue de travail, une politique  
aire, une politique tout court en tant que  
onalité autonome, qui servent nos intérêts collectifs  
eux des travailleurs québécois, nous ne libérerons  
nos "consciencés prisonniers" et notre langue  
uera de végéter ou de s'éteindre. Et si nous avons  
cela, notre langue et nos subjectivités se  
aliènerons bien, même si l'on croit parler "le  
çais"!

L.-M. Vacher



## Un café différent

Jean-Marc Piotte, Patrick Straram le  
Bison ravi et Thérèse Arbic  
rencontrent des travailleurs de  
**la Grande Passe**

*Croniques*— D'où venaient les gens qui ont ouvert le Café?

*Grande Passe*— Le regroupement s'est fait à partir d'un noyau d'amis, en août 73, sans qu'aucun critère politique ou même de compétence dans le domaine entre en ligne de compte. On avait, bien sûr, en commun, un certain désir de lutter et de "changer la société"; mais on n'avait rien précisé ou articulé à ce sujet. Y en a plusieurs dans le groupe qui avaient côtoyé les valeurs de la contre-culture pour avoir eu en commune. Mais ils avaient, en l'exprimant pourtant encore très faiblement, le sentiment que cette contre-culture les menait à une impasse. Le Café apparaissait à ceux-là comme une solution à leur isolement. Une autre chose importante, au sujet du groupe, c'est l'inégalité de formation théorique même si la majorité était fortement scolarisée. On a vite retrouvé une division très marquée entre ceux qui articulaient le projet en définissant les objectifs et les moyens et ceux qui exécutaient les tâches planifiées par les autres. Les planificateurs du Café étaient à ce moment-là les "professeurs" du groupe. C'est-à-dire ceux qui en plus d'avoir une formation universitaire devaient régulièrement exercer la parole dans d'autres groupes. Cette division n'a jamais vraiment été résolue dans le groupe par la suite. Ce qui est nouveau, c'est qu'elle fait problème et qu'il devient impératif pour le groupe qu'elle se règle.

*Croniques*— Qu'est-ce que c'est La Grande Passe au niveau des activités? Vous êtes une douzaine de personnes, comment fonctionnez-vous concrètement? Comment travaillez-vous ensemble? Comment se fait la répartition du travail, l'orientation?

*CP.*: Actuellement ou au départ? Parce que ça évolué, ça beaucoup changé...

*Croniques*— Dites-nous où est-ce que vous en êtes aujourd'hui?

*CP.*— C'est simple. Dans le moment il y a une quinzaine de travailleurs au Café. Y a les gens qui travaillent à temps partiel et ceux qui travaillent à temps plein. Les gens à temps plein ont tous une trentaine d'heures de service à faire au Café plus une tâche administrative. Y a sept personnes à temps plein. On appelle tâches administratives ce qui est comme tel du service, comme la cuisine, la comptabilité, etc. Pour ce qui est du service, il y a une rotation des tâches: les travailleurs alternent les fonctions de waiter et de barman. Quand il y a des spectacles, là aussi il y a rotation des tâches: on travaille ou dans la salle, ou au bar, ou à la perception des tickets ou encore on s'occupe de l'amise en place pour le spectacle et des liens avec les artistes. Au niveau administratif, on aimerait aussi que tout le monde fasse l'apprentissage de toutes les tâches. Mais là ça crée plus de problèmes parce qu'il y a une surcharge de travail au café; les gens travaillent déjà beaucoup avec 40, 50, 60 heures d'ouvrage par semaine. Ça veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de temps pour s'initier aux tâches des autres. Donc il est inévitable qu'une certaine spécialisation s'exerce... Par rapport au salaire, la politique des gens du Café a été, après de longues discussions, de ne pas se syndiquer parce qu'on pensait que ça créerait une situation artificielle vu qu'on n'avait pas de patron. On s'est voté

des salaires de survie, c'est-à-dire \$50.00 par semaine vu qu'on avait encore qu'on a encore beaucoup de dettes à rembourser. Il faut dire qu'on a fonctionné six mois, de janvier à juin 73, sans permis d'alcool, en vendant uniquement des sandwiches, du café et des tisanes. Evidemment, pendant ce temps, tout le travail était non payé. En juin, il a fallu fermer la boîte car les opérations n'étaient absolument pas rentables. On attendait d'avoir le permis d'alcool pour recommencer. Mais même la boîte fermée, il fallait rencontrer le loyer et tous les autres frais fixes, ce, sans aucun revenu. Le permis d'alcool n'a été accordé qu'à la mi-décembre. On pensait pas, en fermant, que ce serait si long. Il faut dire que notre cas était spécial: notre groupe est constitué en corporation à but non lucratif et on accorde très rarement le permis d'alcool à ce genre d'organisme, à moins que ce soit un club privé. Dans une corporation à but non lucratif, y a pas de parts sociales ou d'actions dont la valeur peut augmenter. Les revenus doivent être réinvestis dans l'entreprise et non redistribués sous forme de dividendes. Chez nous, la balance des revenus, c'est-à-dire ce qui reste après avoir payé les salaires, rencontré les frais fixes et le service de la dette, est accréditée à du travail dans le milieu: vidéo, bulletin d'information, soutien à des groupes progressistes, sérigraphie, etc. Il est pratiquement entendu entre les membres que le salaire de base n'augmentera guère substantiellement même une fois les dettes remboursées. Au début on a pensé éliminer les pourboires complètement. Après de nombreuses discussions, on s'est aperçu que ça n'avait vraiment aucune portée politique comme telle et que même ça allait nous forcer à augmenter nos prix. On a décidé de maintenir les pourboires mais de les distribuer de façon égale entre tous les travailleurs à la fin de la semaine ce qui, avec le \$50.00 de base, donne un salaire hebdomadaire moyen de \$100.00. On explique le plus possible aux clients notre façon de fonctionner ce qui modifie quand même les relations avec le public. De plus, le fait de répartir également entre tous les travailleurs la totalité des pourboires amassés durant la semaine élimine la compétition entre les waiters.

*Chroniques*— Quelles sont vos activités concrètes dans le Café à part vendre de la bière et de la boisson?

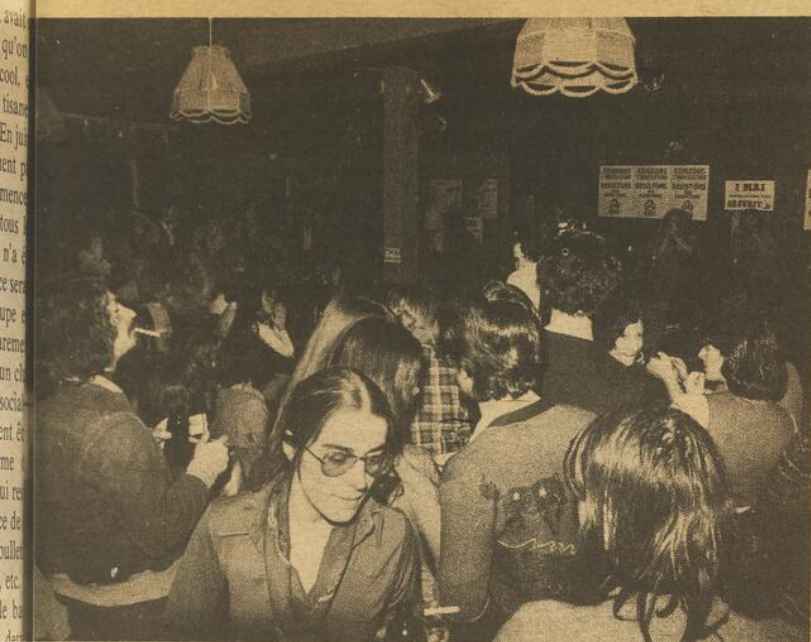
*G.P.*— Par rapport au public? Ou de façon interne? parce que c'est différent...

*Chroniques*— Je veux dire le travail que vous faites dans le Café...ou ailleurs...

*G.P.*— De janvier à juin cette année, il y avait des spectacles toutes les fins de semaine, les vendredis, samedis et dimanches soirs.

*Chroniques*— Toute la journée ou le soir seulement?

*G.P.*— On ouvre à 14 heures et on ferme à 3 heures. Les spectacles étaient à 22 heures. En plus de l'organisation des spectacles, il y a une réunion de fonctionnement et une réunion de formation politique par semaine. Ensuite on fait le travail des services, puis le travail



administratif. Et puis il y a le bulletin du Café, le projet vidéo, les recherches que l'on fait dans le quartier afin de prendre contact avec les groupes populaires...ça veut dire qu'il y a une mobilisation très forte des gens qui travaillent dans le Café. Il faut qu'ils soient tout le temps là ou tout près...La formation politique, par exemple, prend de plus en plus de temps. L'an dernier, le Café s'est contenté de faire trois ou quatre expériences qui se voulaient politiques: une qui a absorbé beaucoup de temps, la Relève-Québec, et d'autres expériences dans le Café lui-même comme des discussions sur l'art, une conférence sur la Chine, un mini-festival de théâtre qui s'appelait "les shows sur'a bum" où il y avait au moins des prétentions d'encadrement au moyen d'une animation politique. En 74, la première année, les activités étaient sporadiques, pas tellement structurées. Y a eu beaucoup d'échecs dans la mesure où qu'il véhiculait encore beaucoup de spontanéisme et d'incohérence. Notre discours idéologique était encore très peu clair par rapport à ce qu'on voulait faire, on l'articulait mal. Puis, dans la pratique, les gens n'étaient pas réellement mobilisés à ce moment-là. Le groupe n'était pas non plus constitué de la même façon. Plusieurs personnes sont parties depuis l'an dernier. Ou leurs motivations politiques étaient politiquement inexistantes ou elles n'étaient pas d'accord avec l'orientation que prenait le Café.

**Chroniques**— Le groupe a changé beaucoup en termes de membres depuis le début?

— On était une vingtaine quand on a ouvert... Il y a un noyau fort qui est toujours resté depuis le début. Disons que la moitié de l'équipe

est là depuis le début. Y a un clivage qui s'est réalisé et c'était souve un clivage idéologique par rapport aux orientations du Café.

*Chroniques*— Actuellement ce que vous vous donnez comme formatio politique, ça va dans quel sens, c'est fait de quelle façon?

*G.P.*— De façon assez orthodoxe. On est passé, ça, il faut l'explique c'est important, par différentes étapes et expériences. On s'est fourre plusieurs reprises. La première expérience qu'on a vécue c'est l'a dernier, à la toute première année de fonctionnement du Café. Les ge résistaient à beaucoup d'affaires, à lire des textes par exemple, par qu'ils n'avaient pas vraiment de pratique politique. Aujourd'hui formation politique est tout a fait assumée et commence à s'intégrer façon plus cohérente aux pratiques du Café. Mais à ce moment-là, formation politique paraissait parachutée, artificielle. Il fallait d'abo se situer et préciser nos objectifs. Pour bien des raisons, ça n'a p marché. Entre autres, il y avait une méfiance très grande envers ce qui avaient ou qui semblaient avoir le monopole de l'information, l spécialistes, si tu veux. La peur d'être manipulés, d'être entraînés da un mouvement sans l'savoir...

*Chroniques*— Quelle est actuellement votre orientation politique, vot plate-forme politique?

*G.P.*— On n'est pas rendus là. On n'a pas de plate-forme politiqu Bien sûr, on a fait des interventions qui ont servi à préciser certain positions. Par exemple, durant la semaine sur la contre-culture, c dans le Bulletin du Café. Il y a un texte critique sur la contre-cultur qui est paru l'automne dernier, qui a engagé sur-le-champ, avec sa publication, des débats à l'intérieur du Café. Mais le manque d'articulatio théorique des gens sur le plan politique a fait que, même s'il a paru ver des travailleurs de La Grande Passe, le texte n'était pas le reflet de ce que les gens pensaient à ce moment-là.

*Chroniques*— Est-ce que c'est le texte qui a paru dans Québec-Presse

*G.P.*— Oui.

*Chroniques*— C'était signé par Pierre Després et...

*G.P.*— Ya eu deux publications: une, dans Québec-Presse, signée par Pierre Després et Jean-Pierre Bibeau. Après discussion, le groupe entériné le texte pour fins de publication dans *Volume 57* mais sans un réel consensus. Tout ça pour dire qu'il y a eu une progression dans sens où, par exemple, quand est arrivée la semaine de la contre-culture plusieurs personnes du Café sont intervenues pour dénoncer les pratiques culturelles. Mais dire qu'il y a eu jusqu'ici une cohésion assez grande pour parler réellement de plate-forme politique, non. En ce moment, on travaille, grâce à une remise en question de nos pratiques à rendre plus cohérent et plus juste notre travail politique. Jusqu'ici l'image politique du Café en est une d'éparpillement: la campagne de soutien aux travailleurs de Thetford, le travail de collaboration avec les groupes populaires du quartier, le bulletin d'information, les

interventions culturelles, etc. Toutes ces activités ont été menées à partir d'une base minimum qu'on avait pris coutume d'appeler "anti-capitaliste". En ce moment nous nous interrogeons sérieusement dessus.

*Croniques*— Pour l'instant c'est exprimé par le bulletin; c'est quoi le bulletin, vous le faites comment, y paraît quand, où est-ce qu'on se le procure?

P.— Il paraît le premier de chaque mois. Il est produit par les travailleurs du Café quoique l'implication de tous soit encore faible. Sa fonction est avant tout d'expliquer à la clientèle du Café ce qu'on veut dire. Dans le numéro de juin, par exemple, on a parlé de la dope au Café et de la politique des spectacles; on parle de choses de ce type-là qui ont toujours un certain débordement politique. Cette année, y a aussi eu l'affaire du 1er mai: on avait décidé de fermer et d'aller ensemble à la manifestation... Il fallait qu'on diffuse ça parce ça n'existe pas un club qui ferme le 1er mai. C'était le seul club à Montréal qui fermait pour fêter les travailleurs. Au mois d'août, on n'a pas sorti le bulletin parce qu'on commençait à remettre en question sa pertinence et son efficacité par rapport à nos pratiques. On a donc décidé, et ce, collectivement, de régler d'abord ou au moins de débayer la question de notre pratique spécifique puis ensuite de voir si des moyens comme le bulletin ou le vidéo étaient encore pertinents ou s'il n'y avait pas d'autres moyens qui le seraient plus.

*Croniques*— Selon quels critères présentez-vous tel spectacle ou tel autre? Dans quelle mesure par exemple vos préoccupations politiques influent sur ça? Est-ce que, par exemple, si on va voir un spectacle à la Grande Passe, on peut être assuré que ça va être un spectacle plus progressiste qu'ailleurs?

P.— On peut pas répondre globalement à ça parce que ça varie énormément d'un médium à l'autre. Au théâtre, à travers l'AQJT, tu as des prises de position de plus en plus à gauche, t'as de plus en plus de gens qui font de l'interprétation politique dans et par le théâtre.

*Croniques*— Mais de quelle façon tu relies ça à La Grande Passe?

P.— C'est qu'il y a des groupes qui travaillent dans un sens très progressiste; alors, on leur offre notre scène. Pour ce qui est de la chanson et de la musique, on n'est pas arrivé à trouver beaucoup de gens qui faisaient réellement des choses progressistes. On a beaucoup de difficultés nous-mêmes à définir ce qu'est un spectacle progressiste. Par exemple, on a présenté de la musique traditionnelle pendant un mois. Il y avait là-dedans certaines choses qui pouvaient être considérées comme progressistes, au niveau de la forme, de la participation, de l'anti-vedettariat. Les gens viennent écouter de la musique traditionnelle, qui est une musique qui rejoint à peu près tout le monde, sans se préoccuper prioritairement de la personne qui donne le spectacle. Sous cet aspect, c'est différent du spectacle où les gens se déplacent pour un "nom". Mais on pense pas que la musique

traditionnelle soit progressiste en soi. Dire ça ce serait entretenir une autre forme d'aliénation tout simplement. On en est donc venu distinguer deux genres de spectacles possibles pour nous: d'abord, des spectacles à caractère militant, qu'on veut encadrer politiquement. Ensuite, on essaie de trouver des spectacles "progressistes" c'est-à-dire, dans le contexte, qui ne sont pas réactionnaires: pour ceux-là, nos critères sont beaucoup plus larges. Ça n'a pas réglé notre problème parce que les gens qui ont une pratique théâtrale à caractère militant ne viennent pas spontanément chez nous. On en a rencontré, on a essayé de les intéresser à ce qu'on veut faire. Mais le théâtre militant, politique, pense son travail en fonction d'une conjoncture de luttes et elle refuse en général de s'adresser à la petite-bourgeoisie. C'est un problème que nous autres on vit dans nos relations avec beaucoup de groupes. Les contres-culturels du théâtre viennent beaucoup plus facilement au Café. Etant déjà dans la petite-bourgeoisie, ils sont intéressés à reproduire leur idéologie dans leur milieu. On trouve, nous, plus important que ce soit le théâtre militant qui produise dans les boîtes. Bien sûr, c'est prioritaire pour eux de produire dans des lieux de luttes spécifiques. Mais on trouve que c'est très important qu'ils se produisent aussi dans des boîtes qui sont prêtes à encadrer politiquement leur spectacle.

*Chroniques*— Je m'demande, c'est une question que je me pose, si fait de compter sur des troupes qui sont déjà engagées dans une forme de lutte ailleurs, n'est pas une difficulté majeure? Il vous suffirait par exemple d'organiser à l'intérieur même de la boîte un groupe qui produirait des spectacles dans le sens de vos préoccupations contenues du lieu?

*G.P.*— Ça impliquerait une disponibilité que les travailleurs du Café n'ont pas pour le moment. De plus, la formation d'un groupe de théâtre dans le Café serait très artificielle. Seulement deux personnes ont déjà fait du théâtre dans le groupe. Jusqu'ici on a surtout voulu produire des spectacles en encourageant les productions les plus progressistes. Dans le moment, c'est bien important qu'on ne reproduise pas le caractère fermé de certains groupes politiques. Une chose qui est intéressante au Café, c'est qu'il vient ici beaucoup de groupes progressistes qui sont relativement divisés dans leur pratique au Québec et qui trouvent ici une autre occasion de discuter entre eux de leur pratique.

*Chroniques*— Pouvez-vous nous parler de l'expérience de la Relève Québec?

*G.P.*— D'abord, un historique rapide. L'an passé, au tout début du Café, on a décidé de se regrouper. La Casanous, l'Amorce, Le Trois Points virgule, La Grande Passe, pour avoir une annonce publicitaire commune, sous le titre de la Relève-Québec, dans les journaux. On s'est aussi rencontrés pour discuter des possibilités d'échange entre les artistes. Dès le point de départ, La Casanous est sortie de cette association-là pour des raisons publicitaires. L'Amorce a brûlé peu après et le Trois-Points virgule était un Projet Initiative

cales. On voulait d'abord que la Relève-Québec soit un organisme autonome; on l'a donc incorporé à but non lucratif en "La Compagnie de la Relève artistique du Québec". On voulait favoriser l'échange de jeunes artistes québécois entre les boîtes du réseau, organiser des tournées, favoriser la "politisation" des artistes, développer leur conscience de travailleur, de producteur. Et puis on voulait autofinancer le projet en créant des spectacles au bénéfice de la Relève. Tout ça a été annoncé dans une conférence de presse au Conventum en juin 74. C'est là qu'on a commencé à préciser nos positions: on parlait d'anti-vedettariat, de dénonciation des monopoles comme Québec et on se proposait de situer l'artiste comme un travailleur et non uniquement comme un objet de consommation, de loisir. Le Jazz-Libre, de l'Amorce, avait écrit un manifeste pour dénoncer la culture bourgeoise; quand on a donné la conférence de presse, on a lu le manifeste et on a exposé ce qu'on pensait du milieu du spectacle. L'été est passé; comme tous les étés il ne s'est rien fait ou à peu près jusqu'en septembre. Entre-temps, il s'était quand même greffé d'autres boîtes comme celles de Québec, de Vaudreuil, de Hull, de Mont-Laurier. Donc, le réseau s'était renforcé. On a décidé d'organiser une tournée Hull-Québec-Montréal. A ce moment-là, le Conventum aussi a embarqué pendant un mois avec nous.

*Ironiques*—C'est-à-dire pas le Conventum mais l'ATEM?

P.— Le Conventum en tant que boîte et l'ATEM comme organisation. Le spectacle a été un flop à Hull et à Québec et une réussite à Montréal. A Montréal ça bien marché parce qu'on avait mobilisé tout le monde du Café. Y a eu douze cents personnes au spectacle. Mais ça n'avait carrément rien de politique. L'argent amassé presque tout passé à payer la salle, l'installation du système de son, le transport des artistes d'une région à l'autre. On n'avait que 2 ou 3 mille dollars et il fallait en plus payer le salaire d'une personne à temps plein faire fonctionner un secrétariat permanent. C'était utopique. En plus ça, en même temps, les contradictions sur le plan politique devinrent plus en plus manifestes. L'orientation politique, nous, on la voyait à long terme c'est-à-dire qu'il s'agissait d'abord d'essayer de réunir des artistes, de leur donner du travail, de réaliser les objectifs d'anti-vedettariat, de trouver d'autres boîtes et puis d'établir vraiment un réseau, ou un circuit si tu veux. On s'est ben rendu compte qu'on avait véhiculé énormément d'illusions, qu'on avait mal analysé au départ la position de classe des artistes, les contradictions du monde du spectacle, etc. En ce moment, La Relève n'existe plus que légalement. Peut-être que d'autres boîtes voudront reprendre l'expérience mais La Grande Passe va de toutes façons se retirer parce qu'elle ne croit plus à l'efficacité d'une organisation de ce type-là. Il reste qu'on y a appris beaucoup de choses et que la Relève-Québec représente pour nous notre première expérience d'intervention dans le milieu culturel dont on tente aujourd'hui de tirer les leçons. C'est à travers la Relève-Québec par exemple qu'on a compris que l'organisation politique des artistes

viendra des artistes eux-mêmes; elle ne viendra pas des gens de l'extérieur.

*Chroniques*— Et maintenant dans le Café en rapport par exemple avec le quartier, vous êtes situés au coin de Saint-Denis et Ontario, un quartier d'assistés sociaux, un quartier défavorisé... Qu'est-ce que vous faites pour les gens du quartier?

*G.P.*— Notre clientèle est jeune, entre 20 et 30 ans. C'est surtout des étudiants, des professeurs, des artistes et du monde sur l'assurance chômage. En général, notre clientèle habite le quartier. On a envoyé une lettre en février 75 aux groupes populaires du quartier pour leur offrir la Grande Passe s'ils voulaient organiser des fêtes, des rencontres... Cette lettre a pas donné de résultat immédiat. Dans un deuxième temps, une équipe de recherche sur l'utilisation du vidéo à la Grande Passe a contacté les différents groupes populaires pour connaître leurs besoins et leurs intérêts par rapport au vidéo comme instrument de diffusion de leurs luttes. Même si le projet vidéo avec les groupes populaires n'a pas abouti, il a tout de même permis d'établir des liens plus serrés avec ces groupes. Après ces premiers contacts, le comité logement Saint-Louis a demandé au Café de collaborer à l'occupation de la rue Saint-Norbert. On a vécu là, en juillet et août, notre première expérience de collaboration directe. Celle-ci s'est jouée à deux niveaux: d'abord diffuser l'information sur cette lutte dans le Café (par des pétitions, des posters, des tracts) et ensuite de soutenir techniquement, dans la mesure du possible, la lutte. Cette première expérience, si elle a été positive sous plusieurs aspects, nous a révélé par ailleurs plusieurs de nos faiblesses internes: manque de cohérence, manque d'analyse face au problème du logement. Ces faiblesses internes, qu'on avait aussi ressenties à travers l'expérience du vidéo et du Bulletin, ont amorcé au Café un questionnement généralisé sur nos pratiques. Ce questionnement et les réalignements qui devraient s'ensuivre seront largement débattus par les travailleurs du Café à la fin du bilan qu'on entend tenir à l'automne (9 au 12 octobre).



Jean-Marc Piotte

## Un salon littéraire

Du 5 au 8 octobre 1974, se tenait, à Montréal, sous les auspices de la revue *Liberté*, la Rencontre québécoise internationale des écrivains sous le thème: "L'écriture est-elle récupérable?"

1) Dans le fascicule annonçant la Rencontre, le sens que l'on donnait à ce thème était ainsi suggéré: "Et c'est précisément dans la mesure où elle est une écriture qu'elle a une autonomie qui repousse toute finalité lui étant extérieure, tout asservissement hétérogène à sa propre organisation, à sa vie organique la constituant en tant qu'oeuvre (...) Elle doit trouver en elle-même, dans sa réussite, dans sa conformité aux lois internes de son organisme vivant, la force de résister au travail insidieux des idéologies de gauche ou de droite" (p. 5). Et pour bien préciser les objectifs de la Rencontre, Fer-

nand Ouellette, dans son Allocution d'ouverture, disait, en se référant à Mandelstam et Soljénitsyne: "En effet, il était peut-être temps de prendre à notre charge les Mandelstam et surtout d'opposer le trajet, l'errance de la parole/écriture à la domination des idéologies" (p. 10).

### L'écriture, lieu de liberté

Il apparaît donc très clairement que d'emblée la question de la récupération de l'écriture n'est pas située par rapport aux classes sociales, ou encore au système politique, économique et culturel qui structure le Québec. D'un côté, il y aurait le moi de

1. Les "Actes" de la Rencontre sont parus dans *Liberté*, nos 97-98. Toutes les citations seront tirées de ce texte.

l'écrivain, lieu de pure spontanéité et de création, agressé par les idéologies *extérieures*, qu'elles soient de droite ou de gauche. Au Québec, où pourtant le capitalisme domine, toutes les idéologies, qui ne sont pas spécifiées, sont ainsi mises sur le même plan. Il ne faut pas alors s'étonner que Jacques Godbout, cinéaste à l'O.N.F., trouve que la censure ne s'exerce, peut-être, qu'à la télévision, négligeant ainsi le sort que son employeur a voué, entre autres, à "On est au Coton" de Denis Arcand et à "24 heures ou plus" de Gilles Groulx.

Dans ce monde clos d'écrivains et de critiques littéraires, la littérature serait le lieu de la liberté totale. C'est ce que dénonce M. Van Schendel lorsqu'il affirme: "La littérature ne serait (lorsqu'elle revendique son autonomie "relative" ainsi que dit le prospectus: entendez son indépendance absolue, fièrement captée par un subreptice déplacement des termes dans le prospectus) qu'un exercice d'apprenti dans le maniement d'armes (...) Le "littéraire" aurait fonction de s'armer de lui-même dans le clos de sa propre palissade de plumes, ou de ne découvrir que ce qu'il invente (par emprunt, sans le savoir): la liberté par exemple: mais laquelle? et de qui?" (p. 101)

Dans cette problématique, il n'est pas surprenant que Godbout puis Ouellette puissent déclarer: "Celui que je suis, individu, solidaire d'un peuple, et qui s'acharne chaque jour à n'être pas récupéré. Ils peuvent avoir mes textes, mais ils ne m'auront pas" (p. 95) et "Objectivement, si on

regarde la situation, j'en conviens, on est à peu près tous récupérés. Mais ça ne veut pas dire, parce que les gens croient me récupérer, que je me sens récupéré. C'est une autre question" (p. 255). On —le on neutre— récupère peut-être leurs textes, mais leur petit moi intérieur est à l'abri. Et ces "moi" d'écrivains et de critiques littéraires s'exprimeront à ces agapes que sont les Rencontres et auxquelles on avait invité des collègues de d'autres pays, ce qui nous donnera droit, la plupart du temps, à l'expression de différents courants idéologiques...bourgeois ou petits-bourgeois, dont voici quelques exemples.

## Quand nos écrivains s'expriment

Jacques Godbout qui, quel que soit l'endroit, joue toujours le rôle de jeune révolté, s'opposera aux théoriciens, parce qu'ils sont incompréhensibles ou coupés de la réalité québécoise ou parce qu'ils peuvent paralyser l'écrivain dans son expression: "Je voudrais peut-être aller plus loin, et vous dire: "Vous ne soupçonnez pas messieurs les théologiens à quel point vous pouvez amener les religieux à ne plus prier". Ca peut paralyser l'écriture..." (p. 127). Antonine Maillet, peu avant, inspirée par les propos anti-théoriques de Godbout, affirmait: "Mais j'ai l'impression - si ça peut vous consoler Jacques Godbout - j'ai bien l'impression que l'on a dit énormément de choses, mais qu'en dehors des critiques, je ne sais pas quels sont les écrivains ici

vont sortir et qui ne se  
anderont pas "Est-ce que je  
encore écrire après ça?"  
en tout cas, ou je m'en vais  
de suite, ou je n'écoute plus,  
j'écoute avec une oreille  
sée, amusée, ou je m'en vais,  
é que c'est fini, je ne pourrai  
jamais écrire de ma vie. C'est  
" (p. 122). (Les Actes de la  
contre ne disent pas si elle n'a  
écouté si elle a écouté d'une  
e amusée ou si elle est parti.  
s, elle écrit toujours).

André Brochu, Michèle Lalonde,  
Gaston Miron enfourchent la  
ne nationaliste, et nous avons  
re droit à la vieille probléma-  
e de *partis pris*. André  
hu: "Peut-être, le problème  
us grave auquel nous sommes  
rontés ici les écrivains qué-  
ois, c'est qu'au rythme où vont  
choses, dans vingt ans nous  
avons plus de public, puisque  
enfants et nos petits-enfants  
parleront plus le français".  
re écrivains québécois! Que  
crivains se situent toujours au  
de la problématique de *parti*  
soit. Mais qu'ils cessent de  
ter, qu'ils approfondissent  
problématique, en la situant,  
e autres, par rapport à  
séalisme américain et par  
ort à ce qu'est le Parti  
écois. Cela, du moins, per-  
rait, par le débat, d'appro-  
ir notre connaissance de la  
tion nationale au Québec.

Paul Chamberland, lui, voit  
iture marginalisée par "une  
nelle technologie de la cons-  
ce, qui est l'électronique" (p.  
Pour dépasser cette margina-  
ion, il se situe sur un plan de  
espondance avec le jeune

électronicien qui travaille au  
renouveau global de la planète:  
"C'est qu'au fond, en tant qu'écri-  
vain, je situe ce phénomène par  
rapport au mouvement global de  
renouvellement de la civilisation  
bien embryonnaire, que l'on  
appelle de différents noms, con-  
tre-culture, etc." (p. 75) Paul  
Chamberland ne perd quand  
même pas son vieux fond natio-  
naliste: le KEBEK aurait un rôle  
primordial à jouer dans cette  
révolution de la planète-terre.  
Cette affirmation, comme les  
autres, Chamberland ne la justifie  
pas: il se situe, commè il le dit  
ailleurs, au-delà des connais-  
sances objectives et ne suit que les  
prescriptions de ses fantasmes.

## Un salon littéraire

Cette rencontre comporte deux  
types de propos: des textes  
théoriques et des témoignages sur  
ce que les écrivains ressentent ou  
pensent. Même les quelques  
éléments progressistes qui s'y  
trouvaient n'ont pas posé la seule  
question qui aurait permis de  
situer concrètement le débat:  
quelle idéologie et quelles valeurs  
véhiculent, par exemple, les écrits  
de Jacques Godbout, de Fernand  
Ouellette ou de Paul Chamber-  
land? Pour qu'un texte soit récu-  
péré par une classe sociale et, ain-  
si, défiguré de sa signification, il  
faut qu'il y ait au point de départ  
des différences. Or, la très grande  
majorité des représentants de ces  
rencontres expriment l'idéologie  
dominante ou ses variantes peti-  
tes-bourgeoises même si plusieurs  
croient leur moi libre de toute  
idéologie qui ne serait qu'exté-  
rieure. Mais il fallait se situer

dans le général ou le particulier. Il aurait été impoli et mal céans, dans ce salon littéraire, de poser concrètement la question, en analysant les textes des auteurs réunis. Dans un salon littéraire, il faut être brillant, parler raffiné et élégant, produire quelques métaphores et jeux de mots. Par exemple, cet échange: Jacques Godbout: "Dans le champ dont Brault a parlé et dans lequel il y a une bouse de vache, et vers laquelle se dirige un Anglais, il voit ces petits oiseaux qui gèlent, il prend les oiseaux, il faut quand même les protéger, il fait un trou

dans la bouse de vache, et il y a les petits oiseaux. Là ils reprennent vie un petit peu, commencent à dire: "Pit, pit", un renard passe par là.. Jean-Claude Renard: "C'est le moment de le dire". Jacques Godbout: "...Ouvre la bouche et les mains" (p.135). Il est fort à craindre que la prochaine Rencontre, qui a lieu du 3 au 8 octobre de cette année qui porte sur "La femme et l'écriture", sera tout aussi brillante, mais ne sera signifiante que du manque de rigueur intellectuelle de ce milieu littéraire.

line Saint-Pierre

# Recherches sur le mouvement ouvrier au Québec

J'ai analysé brièvement dans la Chronique antérieure (1) les contradictions liées à la production et à l'appropriation des connaissances en sciences humaines. J'ai parlé de la fonction politique de la recherche et j'ai essayé de situer "les places possibles" occupées par la production scientifique dans les rapports de forces propres à la société québécoise. Mon propos n'est pas de reprendre cette analyse, mais de rendre compte de certaines alternatives contraires de recherches bien qu'effectuées dans un cadre institutionnel, essaient de copier avec l'académisme traditionnel et de définir les priorités de recherche en fonction de l'urgence d'écrire l'histoire du peuple québécois. Je parlerai plus particulièrement de recherches faites sur *l'histoire du mouvement ouvrier au Québec*.

Des groupes similaires à ceux dont nous allons parler maintenant se sont formés dans d'autres provinces canadiennes et nous indiquerons au passage quelques points de repère. Il s'agit ici de fournir un certain nombre d'informations qui circulent peu et qui peuvent être utiles à ceux qui sont préoccupés par les questions rattachées à l'histoire sociale et politique du mouvement ouvrier au Québec.

Il est évident qu'à l'intérieur de ces groupes, les problématiques et les questionnements sont multiples et vont du fonctionnalisme au matérialisme historique en passant par l'historicisme. C'est donc en regard des contradictions entre ces approches qu'il faut aborder les matériaux qui en sont issus.

1. Les sciences humaines, servantes du pouvoir ou de la population, in *CHRONIQUES*, Vol. 1, no 6-7.

## Groupes de recherche sur le mouvement ouvrier

Depuis quelques années, nombreuses sont les équipes qui se sont mises sur pied avec l'objectif de reconstituer la mémoire historique du mouvement ouvrier au Québec. Pour la majorité des travailleurs syndiqués, les connaissances qu'ils ont de leur histoire se limitent à la dernière convention collective signée ou encore à la dernière grève. Pour les autres, la classe ouvrière est sans histoire, elle est "condition ouvrière," "mode de vie", "mentalité". Le premier syndicat fut fondé à Québec vers l'année 1827 et ce n'est que depuis dix ans (vers les années 1965) environ que l'on retrouve des groupes de recherche dont la priorité est de construire les archives du mouvement ouvrier, de produire des analyses historiques et de les rendre accessibles aux principaux intéressés. C'est en regard de ces objectifs que fut fondé le "*Regroupement des chercheurs en histoire des travailleurs québécois*" dont sont membres des chercheurs-enseignants à l'université, des chercheurs sur projets spécifiques travaillant à l'extérieur des universités (service des archives), des documentalistes rattachés aux organisations syndicales, et toute autre personne s'intéressant à l'histoire du mouvement ouvrier. Par ailleurs, le Regroupement publie un *Bulletin d'information* (2) édité trois fois par année. Toutes les régions du Québec y sont représentées, en plus du nord de la Nouvelle

Angleterre et du nord-est ont rien. Plusieurs universités américaines, la Conférence Mondiale du Travail (Bruxelles) le Mouvement social (Paris), l'Institut International des Sciences de l'Homme (Moscou) ont manifesté leur intérêt envers le Regroupement et un échange d'informations s'amorcera sous peu.

Les travaux des membres du Regroupement sont publiés dans la collection "Histoire des travailleurs Québécois" (Presses de l'Université du Québec). Cette collection vise à fournir une série d'états provisoires de recherche des instruments de travail, bibliographies, recueils de documents historiques difficilement repérables et des études poussées sur l'évolution de la classe ouvrière et des mouvements syndicaux, politiques et communitaires. L'intention de départ consistait à trouver un moyen de rompre avec les critères traditionnels de l'édition à caractère académique qui consistent à publier que les travaux complètement terminés et révisés. En publiant des comptes-rendus d'étapes de recherche, il s'agissait de rendre accessibles à un plus grand nombre et dans des délais plus courts, les instruments nécessaires à une connaissance et à une analyse historique du mouvement ouvrier. Cependant, il semble que les obstacles à la poursuite de tels objectifs demeurent sérieux; l'attention québécoise étant dépendante de la politique de subve-

2- L'abonnement est de \$3.00 et on peut le procurer en écrivant à: J.D. Thwaites, département de lettres et de sciences humaines, Université du Québec à Montréal, P.Q.

ons des gouvernements, les  
tères traditionnels l'emportent  
r ceux proposés par les mem-  
es du Regroupement. C'est  
ns le but de pallier en partie à  
ette situation, que le Regrou-  
ement a décidé de mettre sur  
ed un projet de *Cahiers* dans  
quels paraîtront de courtes  
udes.

De leur côté, les organisations  
ndicales F.T.Q. et C.S.N. se  
éoccupent de l'état de leurs  
chives et entreprennent en ce  
oment un vaste travail de  
upération de documents. Le  
oupe ADSOS, composé de huit  
udiants, dépouille depuis  
74 les archives du Conseil  
entral de Montréal, tandis que  
autres équipes sillonnent le  
Québec dans le but de rapatrier  
ut document qui sera par la  
site classifié et déposé aux  
chives Nationales du Québec  
r la base d'un protocole d'en-  
ente.

En Ontario, un groupe sembla-  
le au RCHTQ existe et il a pour  
om: "The Committee on Cana-  
an Labor History". Il est dirigé  
r Irving Abella, historien. Keith  
alston est responsable du "Paci-  
Northwest Labor History Con-  
ference", en Colombie-Britanni-  
e. Pour assurer une diffusion  
es connaissances et des recher-  
es menées sur le mouvement  
vriier à travers le Canada, une  
ouvelle revue bilingue *Labour /*  
*Travailleur* paraîtra une fois  
r année à partir de l'hiver  
ochain.

## l'objet des recherches

Il va sans dire que la tâche  
emière des chercheurs a été et

demeure encore la constitution  
des archives du mouvement ou-  
vriier québécois. C'est ce qui  
explique que la majorité des  
travaux parus jusqu'ici consistent  
surtout en des recensions de  
documents, des bibliographies et  
des chronologies. Ce n'est qu'une  
fois le travail fait, qu'il devient  
possible de procéder à des  
analyses. C'est pourquoi le travail  
d'une bonne partie des chercheurs  
tente de reconstituer les origines  
du mouvement ouvrier et se  
consacre, par exemple, à l'éta-  
blissement de monographies de  
syndicats, de biographies de  
syndicalistes et de militants poli-  
tiques, d'études sur les traditions  
des métiers exercés au XIXe  
siècle... Ainsi deux groupes de  
recherche, l'un à l'Université  
Laval et l'autre à l'Université du  
Québec à Montréal travaillent sur  
l'histoire des ouvriers au XIXe  
siècle.

Le groupe de recherche de  
l'UQAM sur la société montréal-  
aise s'intéresse à plusieurs as-  
pects de la vie des travailleurs  
montréalais: l'évolution physique  
de la ville, l'occupation de  
l'espace, les facteurs de la crois-  
sance urbaine; l'analyse des  
structures sociales de la ville liées  
à l'étude de la conjoncture qui est  
celle de l'industrialisation mar-  
quée par le passage du capitalis-  
me commercial au capitalisme  
industriel. La recherche essaiera  
d'expliquer pourquoi les grandes  
manifestations du prolétariat ur-  
bain qui ont marqué les villes  
européennes au XIXe siècle, sont  
absentes des villes québécoises et  
plus particulièrement de Mon-  
tréal? A quoi tient l'effacement  
des Montréalais lors des événe-

ments de 1837-1839? Déjà une bibliographie de plus de mille titres a été complétée et le GRSM a commencé une analyse de la société montréalaise avec le recensement préparé par Jacques Viger en 1825. Le GRSM est intéressé à établir des contacts avec ceux qui effectuent des recherches similaires.

Un autre groupe dirigé par Stanley Ryerson, aussi du département d'histoire de l'UQAM, s'intéresse davantage à l'étude du mouvement ouvrier politique au XXe siècle. Cette recherche qui a démarré il y a trois ans, s'efforce de retracer les bases et le cheminement de l'organisation et de la conscience politiques des travailleurs depuis 1900 jusqu'à nos jours. Le groupe a procédé à un inventaire des sources de documentation, à la recension des publications (journaux, brochures de toutes sortes) des organisations et mouvements de travailleurs, à l'établissement d'une chronologie (couvrant la période 1900-1920 dans un premier temps et s'attaquant maintenant à la période 1920-1940) de toutes les manifestations et activités politiques des travailleurs. Un ensemble d'entrevues seront effectuées avec de vieux militants et un certain nombre d'analyses partielles sont déjà faites notamment sur les mouvements de chômeurs, les syndicats marins, la politique d'alliance du Parti Communiste, les rapports

entre les idéologies et la pratique syndicale de la C.T.C.C.(C.S.N.) et des unions internationales. Le groupe espère pouvoir travailler cette année à une analyse plus globale de la période 1900-1940.

Les problèmes majeurs qui se posent dans des recherches de ce type et dont je viens de citer deux exemples sont d'une part, le manque de ressources financières et d'autre part, la difficulté d'établir des réseaux efficaces de cueillette de données et de diffusion de celles-ci aux travailleurs eux-mêmes. Une série de cours sur l'histoire du mouvement ouvrier au Québec existe maintenant dans plusieurs syndicats. Ils sont la plupart du temps facultatifs, donnés le soir, à la fin de la journée de travail, et l'on note une participation faible, composée très souvent de militants actifs. Il y a une urgence de rejoindre l'ensemble des travailleurs syndiqués et non-syndiqués et pour cela, il faudrait peut-être commencer à penser à introduire dans les revendications, la reconnaissance d'un certain nombre d'heures, prises à même le temps de travail, où l'on pourrait, sur le lieu même du travail, donner des cours et organiser des discussions avec les travailleurs à l'exemple des "150 heures" allouées aux travailleurs de la métallurgie en Italie pour suivre des cours et continuer leur formation.

Madeline Gagnon

# Entre Folie et Vérité

## I

*"Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire: inventer la femme, c'est une folie, j'en conviens. Mais c'est la seule raison qui me reste..."*

*Inventer une parole qui ne soit pas oppressive. Une parole qui ne couperait pas la parole mais délierait les langues..."*

(Annie Leclerc,  
PAROLE DE FEMME)

Contribuer à tenir et libérer cette parole m'est à la fois plaisir et travail et désormais seule recherche que je veux initiatrice, d'ergie, d'amour et d'écriture. Jusqu'à faire éclater les barrières entre travail scientifique et fiction parce que, proche du délire, la fiction comblera la science de

vérités nouvelles. Parce que les paroles de femmes ramèneront à sa juste place la fiction, à savoir que rien de ce qui se dit librement — fantasmes et rêves — n'est *fictif* et que tout ce qui s'articule au désir, y compris dans le corps même du discours scientifique, redonne au discours le *réalisme* qu'il avait jusque là évincé: la réalité du sexe. Car je crois bien que la nouvelle science de l'écriture, depuis la découverte, par Freud, de l'inconscient, est *sémio-*sexe et que de vouloir en comprendre tous les réseaux de signifiante et de confrontations aux diverses idéologies nous oblige à poser d'abord l'*intersexualité*, ce qui ne peut se produire que si l'autre sexe, le féminin, est présent: celui sans lequel le discours logocentrique s'est construit et qui le constituait jusqu'ici linéaire, répressif et phallocrate.

Et puisque la linéarité et l'exclusion de l'autre donnait sa mesure à l'ordonné et à la raison, il ne faudrait pas se surprendre que le retour du refoulé — le sexe féminin — au texte, apporte à celui-ci une allure de folie. Puisque la réalité se comprenait hors de la fiction et que le discours scientifique tirait ses vérités de cette *différence*, il est bien entendu que la plongée par tous les corps, mâles et femelles, dans la vérité de nos fictions changera notre conception même de la réalité et de la raison.

## L'Altérité, l'antagonisme

*"votre phallus était un phare dressé sur la nuit océan" (A. Leclerc, PAROLE DE FEMME)*

Construire lucidement c'est construire dans l'*altérité*: m'insérer dans le discours de l'autre tout en affirmant ma différence. Mais cette altérité sexuelle — ultérieurement économique, politique et idéologique, discursive conséquemment — ne constitue pas d'emblée une strate délimitée dans toutes ces instances ou encore une classe distincte au même titre que le prolétariat, par exemple, se délimite dans ses rapports (et ses différences antagoniques) à la bourgeoisie: même s'il est vrai que très peu de femmes, comparativement aux hommes, contrôlent les moyens de production et a fortiori la force de travail, certaines n'en retirent pas moins usufuit et bénéfices de sorte que les femmes de la bourgeoisie, beaucoup plus consommatrices

que productrices, ne se retrouvent pas en mêmes lieux, fonctions et statuts que les femmes des classes dominées et que leurs alliances s'organisent au sein de leur classe d'appartenance, donc avec les hommes de leur classe et non, par une espèce de transgression naturelle qu'elles seraient les seules à éprouver, avec les femmes des classes opposées à la leur. On l'a vu à la conférence de Mexico sur "la femme, organisée par les Nations Unies, comme on a pu le constater chaque semaine de cette "année internationale de la femme": les femmes de la bourgeoisie libérale revendiquent à l'intérieur d'un ordre social qu'elles n'ont pas intérêt à changer: elles revendiquent l'accessibilité aux diplômes universitaires et aux emplois de leadership, dans la fonction publique ou dans les grandes entreprises privées; elles revendiquent l'égalité avec l'homme mais avec l'homme qui possède, dirige et contrôle; elles revendiquent, l'ascension sociale et la reconnaissance économique et politique de cette ascension; en d'autres mots, le droit d'être des maîtres (ou maîtresses) dans une société d'esclaves. Comment pourraient-elles revendiquer le droit à l'avortement libre et gratuit quand, dans les faits, elles ont les moyens financiers de le posséder? Comment lutteraient-elles pour des garderies communautaires ou un salaire égal quand elles ont déjà leurs propres systèmes de garderies privées et des possibilités réelles de salaires rattachés au diplôme qu'elles voudront bien postuler?

Poser le concept d'*altérité* nous oblige à replacer celui de diffé-

WHITE WOMEN  
SEÑORAS BLANCAS





ence et  
ce est cor  
imité, ce  
ant des  
ques et  
être déc  
c'est-à-di  
entre ren  
es, aut  
être esq  
dans l'a  
sear à l  
hommes  
l'altérie  
me cla  
exemple  
c'est que  
autre, c'é  
tout ce  
différenc  
ques, p  
psychiq  
autant  
femmes  
est justifi  
l'organi  
l'altérie  
mes et  
pour le  
antagon  
de trace  
précis  
l'avorte  
elles de  
femmes  
nutter e  
que.

Le co  
la Na  
Sexe  
et citrig  
voilà P  
l'autre  
comme  
comme  
sils. A l'eu

ence et, puisque "toute différence est contradiction" (Mao), à la limite, celui d'*antagonisme*. Autant des antagonismes économiques et politiques peuvent être décelés dans le même, c'est-à-dire au sein du même sexe entre femmes de classes différentes, autant des alliances peuvent être esquissées — et le sont — dans l'altérité, c'est-à-dire d'un sexe à l'autre, entre femmes et hommes de même classe. Si l'altérité ne délimite pas d'emblée une classe distincte — par exemple une classe sexuelle — c'est que de se retrouver comme l'autre, c'est-à-dire autre sexe, avec tout ce que cela implique de différences historiques (idéologiques, politiques, économiques, psychiques), n'élimine pas pour autant les antagonismes entre femmes de classes différentes. S'il est justifié sur la scène politique d'organiser des alliances dans l'altérité, c'est-à-dire entre femmes et hommes de même classe pour lutter contre une classe antagonique, il est normal aussi de tracer parfois (sur des points précis comme la question de l'avortement), des alliances sexuelles dans l'antagonisme, entre femmes de classes opposées pour lutter contre un sexe hégémonique.

## Le continent noir,

### la Nation

Sexe hégémonique, dominant et dirigeant et non pas exploiteur, voilà pourquoi pas plus que l'autre ne peut-il être considéré comme classe mais tout au plus comme rival, conquérant et colonisateur. Et nous comme nation

ou race, comme infériorité confinée en terrains plusieurs fois conquis, puisque dans l'altérité les définitions ne s'établiront jamais que dans une espèce d'analogisme frustrant: on a même parlé d'un *continent noir*. Continent où nous sommes plus ou moins toutes noires, nuits et océans, utérus et sangs, selon les capacités plus ou moins fortes d'accès à la parole: selon les moyens économiques et politiques de parler notre distance. Ici, comme en toute révolution, ce ne sont pas les moyens économiques (statut de classe des femmes bourgeoises) qui ouvrent à la parole et à la lutte, ce sont bien les moyens politiques de prise de conscience des conditions d'aliénation et d'assujettissement (à l'autre) et d'actions militantes subséquentes. Ce qui fait que les alliances avec les blancheurs de notre continent sont bien aléatoires mais que l'on ne peut refuser leurs paroles de femmes lorsqu'elles les profèrent. Ces paroles fussent-elles privilégiées, n'en viennent pas moins du même exil.

Si par exemple nous considérons le cas d'un pays où le racisme fut toujours ouvert et virulent, je pense aux U.S.A., ça n'est pas par hasard qu'au sein de cette formation historique, le parti communiste ait régulièrement centré ses analyses de classe sur deux altérités: les Noirs et les femmes. Pour ce qui concerne les Noirs, les postulats sont très clairs: dès 1930, leur libération est considérée par les communistes comme une *question nationale*. Se référant à Lénine qui dans des textes de 1913 et de 1920 qualifiait les Noirs des Etats-Unis

de "nation opprimée" et de "nation dominée", la lutte des noirs devenait en quelque sorte, à leurs yeux, autonome, et loin de la définir en voulant à tout prix la calquer sur la lutte des prolétaires, c'était au contraire mieux comprendre l'exploitation de ces derniers que de considérer sérieusement l'assujettissement des premiers; c'était améliorer les luttes contre la bourgeoisie que de placer les diverses actions militantes ouvrières dans une perspective de lutte "nationaliste" anti-raciste, les noirs étant de toutes façons les plus exploités des travailleurs américains (lire, à ce sujet, l'analyse de Arthur Simson, "The Communists and Black Libération, 1930-1932", dans *Political Affairs*, février 1975). C'est pourquoi, les communistes là-bas ont-ils pu se joindre à plusieurs luttes démocratiques hors-parti, en créant parfois des alliances temporaires avec des groupements noirs bourgeois, puisqu'il fallait bien rejoindre les masses là où elles luttent et non pas les inviter abstraitement là où elles ne sont pas, comme c'est le cas souvent des groupuscules gauchistes ici, et ailleurs. C'est une

question de stratégie: ici, par exemple, certains groupes d'intellectuels vont entre eux définir une ligne d'analyse et d'action sur, disons, la lutte des femmes plutôt que d'investir des *lutttes actuelles* entreprises par plusieurs groupes de femmes: sur les garderies populaires, sur les luttes syndicales féministes, sur la libération sexuelle des femmes, etc. Allier blancs et noirs exploités, dans une même lutte, c'est nécessairement prendre le *parti* des masses, c'est-à-dire, non seulement demander aux noirs de comprendre l'exploitation et d'y insérer leurs combats anti-racistes de libération mais encore — et peut-être surtout — écouter ce qu'ils ont à dire et joindre leurs actions: demander aux blancs de situer leurs luttes contre l'exploitation dans la nation opprimée. Lutter contre l'exploitation capitaliste sur le terrain du Continent noir, cela implique, pour les militants, rejoindre la majorité des femmes là où elles sont, actuellement.

(Cette chronique consacrera ses deux prochaines analyses à des *paroles de femmes* qui actuellement s'élèvent de toutes parts).

Philippe Haeck

## Des cours intéressants

### Le premier cours

“Quand on entre dans un cours pour la première fois, une multitude de questions nous vient à l'esprit surtout en ce qui concerne le sort que nous réservera celui ou celle qui est supposé détenir le savoir. Au premier coup d'oeil déjà notre jugement commence à se forger. Mais l'expérience démontre qu'il ne faut pas se fier à la longueur des cheveux et de la barbe, ou à l'accoutrement pour déterminer si un professeur est près des étudiants. D'ailleurs on doit tendre à éliminer tout jugement fondé sur des impressions et demander des précisions sur des questions précises comme le mode d'évaluation, les moyens de reprise, etc. On doit s'attendre à ce que dès les premiers jours l'on soit fixé sur les dispositions du professeur (...) donc quand le professeur passe son syllabus (et

surtout s'il ne le passe pas il faut lui demander ses opinions sur divers sujets et des renseignements sur le mode d'évaluation (nombre de travaux, d'examens ou autre moyen) et sur ses critères d'évaluation dans le cas des travaux.

Quand un désaccord survient entre le prof et les étudiants il ne faut pas avoir peur de s'organiser et de lutter. Dans ce cas, l'organisation étudiante est là pour ça et peut apporter une aide précieuse (journal, publicité, ressources humaines, etc.). (...)

Mais, ce que tout étudiant devrait savoir d'abord et avant tout, ce sont ses droits, en gros les voici:

- non-pénalisation des travaux en retard
- examen de reprise si nécessaire
- présence non obligatoire aux cours (ben oui)

- pas d'examens récapitulatifs
- cours intéressants
- pouvoir de changer le plan de cours

Avec des luttes et des pressions, les étudiants ont obtenu certains droits qui doivent quand même être défendus de temps à autres si on veut qu'ils soient respectés. Sur le droit à la non-pénalisation des travaux en retard, il faudra être vigilant car c'est celui qui est le plus souvent violé. En ce qui regarde aux droits de pouvoir changer le plan de cours et de recevoir des cours intéressants cela nous ramène à un très noble principe sur lequel est basé notre société (en doutiez-vous), ce principe attribuant aux étudiants le droit à disposer d'eux-mêmes. C'est-à-dire que les étudiants doivent participer à l'élaboration de ce qui les concerne directement. Ce grand principe, il faut le faire appliquer mais soyons méfiants, plusieurs personnes (pas seulement des profs oh! que non) ont ce principe là où le dos perd son nom. "Comme quoi certaines personnes changent de principe selon qu'elles regardent leurs intérêts ou ceux des autres." Une manière de se protéger contre ces "vilaines gens" consiste à faire valoir son droit de pouvoir changer le plan de cours au milieu de la session. Parce que souvent quand le professeur passe son plan de cours au début de la session, on ne sait pas trop dans quoi on s'embarque mais la session avançant quelquefois on s'aperçoit que c'est ennuyant et ennuyeux et là on peut exiger des changements dans la pédagogie du cours ou dans le contenu du même cours.

D'autre part, il faut s'assurer que l'évaluation ne soit pas arbitraire car si votre tête ne revient pas à celle du prof ou que vous avez à maintes reprises remis en question le type d'enseignement dispensé et que votre note soit dictée selon la "conscience et le bon vouloir" du prof en question, vous vous apercevrez que "conscience et bon vouloir", ça vaut pas cher la tonne.

Donc, pour bien se protéger contre toutes attaques aux "droits" étudiants, il suffit d'exiger des garanties sur toute la pédagogie et de s'organiser à l'intérieur du groupe car c'est une nécessité." (*Le trait d'union*, journal des étudiants du C.E.G.E.P. de Maisonneuve, Vol. 36, no 1, 27 août 1975).



## Les cours de Borduas

La lecture de *Projections libérantes* (Borduas, *Textes*, "Paro-

es" no 34, Montréal, Parti Pris, 1974) peut aider à imaginer, à faire des cours intéressants. L'enseignant ne doit pas agir comme le maître d'une vérité statique qu'il fait trouver mécaniquement par des exercices stériles; s'il agit ainsi il fait des étudiants des machines à reproduire, il les condamne au travail-corrée. Il doit au contraire amener l'étudiant à faire ses propres expériences, à chercher les réponses à ses problèmes d'expression (il ne s'agit pas ici de problèmes de correction de l'expression par rapport à une norme mais de problèmes de création: comment produire un style qui propose des formes-sens transformatrices); pour cela il faut des contacts nombreux entre l'enseignant et les étudiants pour que s'instaure un climat de confiance où chacun apprend à être libre. C'est seulement dans un tel climat que peut naître un travail-passion, c'est-à-dire un travail qui ne craint pas les risques, par conséquent les échecs qui valent mieux que les fausses réussites. L'enseignement alors n'en est plus un de résignation, de servilité— le bon étudiant qui ne dit pas ce qu'il pense pour avoir de bonnes notes, un bon résultat individuel—mais de lutte pour l'authenticité de l'expression, pour la production d'une culture dynamique: "Je déteste et envie à la fois le professeur à la faculté inhumaine d'être exactement au même point aujourd'hui qu'il était hier; qui une fois pour toutes SAIT et n'a plus pour le reste de ses jours qu'à répéter la VERITE. Sans arme que j'ai toujours été contre la perpétuelle modification apportée

par l'expérience. Souvent j'ai tenté la rédaction d'un programme de mes cours: dès le lendemain il se montrait inutilisable, les conditions étaient changées. J'ai aussi en aversion les professeurs qui prennent avantage de leur âge, de leurs connaissances, pour imposer d'autorité, sans tenir compte des réalités individuelles de leurs élèves, des formules que ces élèves ne peuvent vivre, ne peuvent assimiler intégralement." (p. 47-48).

## Conditions d'un tel enseignement

1. Que les étudiants mettent résolument l'accent sur leur droit d'avoir des cours intéressants et cela tout particulièrement à l'université qui est le lieu où se forment les enseignants de littérature; pour cela qu'ils s'unissent pour exiger de l'enseignant des réponses claires aux questions suivantes (je pense à l'enseignement de la littérature):

- pourquoi a-t-il choisi ce contenu? (il faudrait prendre le temps d'analyser la description des contenus de cours dans les annuaires des universités)

- sa critique s'appuie-t-elle uniquement sur la lecture d'oeuvres critiques?

- que pense-t-il de ce conseil d'Ezra Pound aux étudiants: "Tant que vous n'avez pas effectué vous-même votre propre survol d'ensemble, et une inspection minutieuse des détails, il vous faudra éviter de prendre conseil:

1. D'hommes qui n'ont pas eux-mêmes produit d'oeuvre intéressante. 2. D'hommes qui n'ont

pas pris eux-mêmes le risque de publier les résultats de leur propre inspection et de leur propre survol, même s'ils s'y sont sérieusement appliqués." (*A.B.C. de la lecture*, "Idées" no 145, p. 34)?

- est-il du même avis que Montaigne qui remarquait: "Tout fourmille de commentaires; d'autres, il en est grande cherté." (*Essais III*, "10/18" no 216, p. 357)? Si oui que fait-il dans son enseignement pour encourager la production de textes de fiction?

- s'il pratique une écriture de fiction (poésie, roman, etc.) pourquoi le fait-il? ou pourquoi n'écrit-il pas?

- connaît-il bien la production québécoise actuelle? si non pourquoi?

- quelle(s) recherche(s) poursuit-il? en publiera-t-il les résultats?

- etc.

2. Que l'enseignant oublie presque tout ce qu'il a appris à l'université, qu'il reparte à zéro. Qu'il écoute les étudiants, qu'il

lise les penseurs de la modernité: Marx, Nietzsche, Freud, qu'il se mette à écrire, qu'il suive la production littéraire actuelle, qu'il ne craigne pas d'engager les étudiants dans des pratiques de fiction mais qu'il n'oublie pas non plus de leur apprendre à lire — critique stylistique et critique idéologique—.

3. Que les étudiants face à un enseignant qui donne un cours non intéressant l'empêchent de continuer en s'organisant: par exemple qu'ils prennent une semaine le temps alloué au cours pour discuter des raisons qui rendent le cours tel et qu'ils cherchent des solutions à proposer-imposer à l'enseignant.

4. Que l'enseignant se tienne loin du dogmatisme et du spontanéisme, de l'autorité castrante et du racolage de la fille ou du gars à la mode; il s'agit d'être capable de critique: on accepte l'autre en autant qu'il fournit un effort réel pour résoudre ses problèmes d'expression.

Thérèse Arbic

# Mademoiselle Marguerite ne changera jamais ?

La pièce du brésilien Roberto Athayde *Mademoiselle Marguerite* adaptée de l'anglais par Michel Tremblay que présentait récemment le Théâtre du Nouveau Monde dans une mise en scène de Jean Dalmain, met en scène un seul personnage, mademoiselle Marguerite, interprété par Monique Leyrac. Ce personnage, une maîtresse d'école autoritaire et hystérique, donne au public, devenu ses élèves pour la circonstance, un cours de biologie, de mathématique et d'anglais à la manière mythique des maîtresses d'école traditionnelles.

Une lecture à plusieurs niveaux s'impose au spectateur à la fois sur le délire de la femme hystérique, sur mademoiselle Marguerite, bourreau ou victime, sur le théâtre de participation et enfin sur ce qui se dégage implicitement du spectacle, c'est-

à-dire d'une part sur le sexisme de la pièce et d'autre part sur un certain pessimisme (celui d'Athayde ou de Tremblay?) exprimé dans cette phrase que je cite de mémoire... "il y aura toujours des mademoiselles Marguerite, vous rencontrerez toujours des mademoiselles Marguerite."

## Le délire de la femme hystérique

"L'hystérie est imputable à des émotions de teinte sexuelle, datant de l'enfance et refoulées dans l'inconscient, d'où elles s'efforcent de resurgir en donnant lieu à des symptômes multiples qui ne constituent qu'une satisfaction substitutive aux aspirations sexuelles anormales repoussées par le moi. Les tendances sexuelles n'apparaissent que sous le masque de symptômes incompréhensibles."

sibles en apparence." (S. Freud)

La description du délire de la femme hystérique dans ses manifestations constitue sans aucun doute l'aspect le plus intéressant du spectacle. Pour l'auteur: "Madame Marguerite est une créature. Elle ne tolère pas; elle tape du pied, elle tance, elle tonitruie et si nous sommes sages: elle se trouse. Il y a un an Madame Marguerite rugissant sur la scène du petit Théâtre Ipanema, à Rio, elle se roulait par-terre et se tirait les cheveux." La tension nerveuse crispe le corps de mademoiselle Marguerite et l'entraîne au délire le plus fantastique. Elle calcule, prévoit, organise. De longs monologues par exemple sur le calcul des divers chemins possibles pour une marche et sur les verbes, illustrent les contradictions et les déchirements du personnage. Tous ses monologues se terminent systématiquement par des crises hystériques et l'auteur caricature à outrance son comportement, ses délires et ses fantasmes.

Monique Leyrac, au TNM, ne se roule pas par terre et ne se tire pas les cheveux; l'adaptation de la pièce, ici, la fait fumer du pot et l'amène, dans un discours froid et agressif, à travers lequel transpire le délire, à rendre le personnage crispant et presque intolérable. La comédienne tout au cours du spectacle, incarne intensément chacun des mots qu'elle prononce.

## **Mademoiselle Marguerite, bourreau ou victime ?**

Roberto Athayde dit de son

personnage: "Elle est le pouvoir, elle est la grande castratrice." Pour Tremblay: "Mademoiselle Marguerite c'est un peu la dérisoire domination de nos "maîtresses" d'écoles lorsqu'elles se retrouvent seules face à leurs "gnochons" d'élèves!" De ce point de vue, la pièce est une criante satire des rapports autoritaires maître-élèves. Mademoiselle Marguerite cache dans son placard un bonnet d'âne pour les imbéciles qui montent sur la scène et la "verge" à la main (symbole d'un pouvoir illusoire) elle nous menace. Cependant, paradoxalement, l'absence de pouvoir réel, le désir de domination et le désespoir de l'impuissance, la recherche d'un amour inaccessible se traduisent par le chantage, les menaces, la culpabilité. Mademoiselle Marguerite se pose tour à tour comme modèle de dévouement transposant ainsi ses désirs inavoués d'amour ou comme sphynx incompris pour forcer l'admiration, faire naître un sentiment de culpabilité ou susciter l'amour. Mais mademoiselle Marguerite, sur la scène du TNM, se heurte au mépris, à l'hostilité et à l'incompréhension du public qui lui lance: "Vieille chipie!" "T'as mal au ventre!" "Viole-là!" etc.

## **Le rapport acteur-spectateur**

La participation inhabituelle du public est provoquée par le rapport acteur/spectateur qu'a choisi Michel Tremblay dans son adaptation. A Paris, la pièce s'est joué selon le rapport traditionnel, le spectacle d'un côté, le specta-

teur de l'autre. Au TNM, Monique Leyrac s'adressait au public et les incitait à participer, à monter sur la scène.

Dans la *Revue des spectacles* incluse dans le programme du TNM, Monique Leyrac précise: "Je comprends Marguerite d'avoir un plaisir malin à posséder ses élèves. Tout artiste de scène ressent la pareille qu'il soit pianiste, danseur, acrobate ou comédien. Quelle sensation d'avoir 500 ou 1,000 personnes dans sa main. Comment résister à l'attrait de l'abus? Le cabotinage, ce n'est rien d'autre que l'excès du plaisir de l'acteur. Il est emporté malgré lui, comme Marguerite l'est malgré elle à certains moments de la pièce."

## Le théâtre de participation

Parler de théâtre de participation au sens où Brecht l'entendait à propos d'un spectacle comme celui-là constitue une erreur grossière. Un véritable théâtre de participation tente de rendre possible la jouissance artistique sur d'autres bases que celles de l'identification à l'acteur et de l'exploitation des émotions par la représentation de la douleur des hommes. "Remplacer la crainte du destin par la soif de connaissance, et la pitié, par la volonté d'aider" (Brecht), tels sont les objectifs d'un théâtre didactique qui crée entre la scène et la salle un nouveau contact. On est loin là du plaisir narcissique de l'acteur. D'ailleurs, au TNM, le spectateur qui monte sur scène se sent rapidement dominé par l'acteur et

sent qu'il n'a aucun contrôle de la situation. Il ne peut que s'en retourner avec son bonnet d'âne après avoir été ridiculisé. La confusion existe entre théâtre de participation et les mille et un trucs déployés par le théâtre moderne pour "embarquer" coûte que coûte les spectateurs. Le spectacle du TNM, malgré les aspects intéressants du sujet traité, demeure une performance d'acteur et ne change en rien les rapports traditionnels salle-scène. Le désir de domination et d'amour que recherche le personnage Marguerite sur ses élèves intervient également dans les rapports Monique Leyrac-spectateur.

## Le sexisme de la pièce

Le portrait caricatural de la maîtresse d'école relève davantage de la misogynie que de l'observation basée sur des données scientifiques. Le rapport autoritaire maître-élèves existe mais il n'est pas, je pense, le propre de la "vieille fille" — une image surannée que je croyais depuis longtemps effacée. La juxtaposition de la femme hystérique et du rapport autoritaire maître-élèves fausse la perspective et entretient les préjugés. L'analyse de la situation d'une enseignante hystérique dans une perspective historique à partir de notre société frustrante à plusieurs points de vue, tant sexuel qu'autre, aurait pu avoir un certain impact sur un public non averti. La lecture que le spectateur moyen retire d'une oeuvre comme *mademoiselle Marguerite* est réduite aux caricatures de vieilles filles frustrées que nous servent à profusion les

télé-romans de la télévision. L'image stéréotypée persiste, entretenue par le désir d'un succès facile, sans jamais nous conduire à la recherche des causes d'un mal qui atteint hommes ou femmes. Les réactions hostiles du public à l'endroit de mademoiselle Marguerite sont provoquées par la mythologie que charrie la pièce. Cette mythologie ne fait qu'épaissir le mur d'incompréhension qui entoure le comportement hystérique que l'on attribue surtout à la vieille fille frustrée.

### **La triste réalité**

Derrière une description détaillée et justement observée de son

personnage, l'auteur camoufle une vision désespérante des transformations possibles de la condition de vie des hommes. Mademoiselle Marguerite ne changera peut-être pas demain, mais l'analyse des causes sociales qui la déterminent aurait l'avantage d'apporter une perspective élargie des questions soulevées par la pièce. Quand donc les gens de théâtre auront-ils compris que la complaisance à décrire la triste réalité de certains caractères, comportements et névroses sans les relier au vaste réseau de déterminations tant sociales, politiques, qu'économiques, entretient le pessimisme, le désespoir et l'impuissance de ceux qui les lisent?

Laurent-Michel Vacher

# Mesaventures du réalisme

L'actualité et le hasard mettent en même temps sous mes yeux la sélection de huit peintres contemporains de l'Union soviétique et une anthologie de reproductions d'oeuvres chinoises récentes. On ne peut s'empêcher de se interroger, devant un tel rapprochement, sur les voies multiples et contradictoires du soi-disant réalisme socialiste.

## Le conservatisme bureaucratique

Ce qui est le plus frappant dans l'exposition des *Huit peintres soviétiques contemporains* (1) accueillie au Musée d'art contemporain en échange d'une exposition Lemieux présentée en URSS, c'est peut-être le catalogue! Deux pages de présentation campent en fait la situation avec une netteté surprenante. Une préface vient en

premier lieu apporter un éclairage critique aux oeuvres: rédigée dans le style pompeux et creux de toutes les éloquences officielles, elle permet de se rendre compte du vacuum intellectuel et de l'engouement dans les stéréotypes qui affecte la vie culturelle soviétique. "Depuis les premiers jours de la révolution socialiste en Russie, les beaux-arts soviétiques n'ont cessé d'être au service des travailleurs victorieux. (...) Le talent des artistes allié à une liberté absolue dans la créativité assure les diverses valeurs esthétiques de l'art soviétique, qui s'est orienté avec succès vers la vérité et s'est engagé dans la lutte pour la vérité et la justice. Les chefs-d'oeuvre de la peinture, de la

1- Ce corpus est plus limité que celui dont je disposais pour la peinture chinoise, mais on peut, d'après la documentation dont je dispose, la considérer comme assez représentatif.

Le pardessus de mon père, 1972, *Victor Popkov*



ulpture et des arts graphiques  
diétiques puisent leur inspira-  
in dans des idées désintéres-  
és, au service de l'être humain,  
son bien être et de son bon-  
ar." Ces principes généraux  
et formulés l'un après l'autre,  
es lien et comme s'il n'y avait  
de contradictions (par exem-  
entre "être au service des inté-  
s des travailleurs victorieux" et  
aiser son inspiration dans des  
es désintéressées"), sans sur-  
t aucune tentative de montrer  
l'exemple comment ces affir-  
mations correspondent adéqua-

tement aux toiles présentées.  
Discours figé, abstrait, sans vie,  
qui n'a rien à envier aux péro-  
raisons d'un sous-ministre inau-  
gurant un musée: discours qui  
tourne à vide, qui décore et offi-  
cialise, mais ne dit rien. Discours  
de la généralité sans vérité: "L'art  
soviétique est profondément hu-  
main..." etc.

Contradiction aussi entre le dis-  
cours sur les oeuvres et le discours  
d'introduction: nous passons a-  
lors des grands principes à des  
descriptions sans aucun principe.  
De l'une: "(...) aujourd'hui, elle



Mr en furie, 1971, Oleg Lochakov

est impressionnée par la "fascination" qu'exerce sur elle la beauté, l'immensité de l'environnement des lacs bleus et tranquilles sous le soleil." De l'autre: "Les pentes des dunes du rivage saluent l'homme. A la conquête de l'espace extérieur, à la découverte de l'espace terrestre et de la richesse du plateau continental, l'Homme doit affronter les mêmes vieux éléments: seuls certains problèmes changent." Et ainsi de suite.

C'est bien dans le domaine de l'idéologie et de la culture que les conséquences de la déviation techno-bureaucratique sont, sinon les plus graves, du moins les plus apparentes. Ce catalogue et cette exposition en donnaient la consternante illustration. Venant seulement de trois nationalités (Lettonie, Ukraine et surtout Russie), ces huit peintres d'un âge moyen de cinquante ans sont en fait les produits représentatifs du système exposé dans le second texte ("L'organisation du travail artistique en URSS"). Prix, académies, jurys, union des artistes, caisse des arts, commandes du ministère, villas de repos et pension de vieillesse, expositions itinérantes et "éducation esthétique du peuple soviétique". Système hiérarchique et pyramidal, sélectif et corporatiste, qui fonctionnarise l'artiste et ne peut, bien sûr, que renforcer la division du travail manuel et du travail intellectuel ou culturel. Etatisation de l'art sans socialisation de la pratique artistique. Que reste-t-il du "réalisme socialiste"? Il en reste surtout l'absence de lutte: le peuple n'est qu'un sujet passif. Il faut l'éduquer. Mais les consignes

se sont desséchées depuis la "déstalinisation", et la plupart des oeuvres n'ont plus aucune signification socio-politique explicite. Les regards conquérants les élans optimistes ont disparu des scènes officielles aussi. Le réalisme s'est peu à peu teinté d'intimisme, de misérabilisme, de paupérisme. Art de la normalisation, il s'est assoupli et diversifié dans les formes (art figuratif toujours mais de moins en moins conventionnel) en même temps que le style, les évocations des sujets, les symboles, se remplissaient de statisme, de calme de tristesse, de vide, d'isolement et d'ennui.

## Un romantisme révolutionnaire

Avec la peinture chinoise depuis la révolution culturelle (1), on aborde une tout autre interprétation du "réalisme socialiste". Une grande diversité d'approche et de style frappe dès le premier coup d'oeil: les genres cultivés, de la peinture à l'huile monumental dans une manière proche de celle du jdanovisme (2) à la gravure sur bois vivement colorée en passant par la pratique traditionnelle l'encre et au pinceau sur rouleau

1- L'essentiel du matériel dont je me suis servi ici se trouve dans une anthologie d'oeuvres et de textes chinois parue en allemand (*Chinesische Malerei seit der Kulturrevolution*, dir. F.R. Scheck, DuMont Aktuell). A part l'introduction presque toute cette documentation peut être retrouvée dans les derniers numéros de *Littérature Chinoise*.

2- Du nom de Jdanov, responsable sous Staline des questions culturelles, et qui cofinanciera le premier des règles du "réalisme socialiste" (cf. *Ecrits sur l'art, la littérature et la philosophie*, Moscou, Ed. du Progrès).

...s  
...nt différents non seulement  
...ns leurs techniques et leurs  
...atériaux, mais aussi dans leur  
...pport à la culture chinoise  
...ditionnelle. Même les scènes  
...ficielles d'apparence stalinienne  
...nstituent d'ailleurs une nou-  
...auté pour les chinois. Les  
...uvres collectives sont fréquen-  
...s, ainsi que les tableaux dits  
...rfois "naïfs" exécutés par des  
...vailleurs — et dont la frai-  
...eur est stupéfiante. La majeure  
...rtie des productions que j'ai pu  
...ir relèvent évidemment du  
...ncipe de l'illustration (transpo-  
...sion imagée d'une situation et  
...une affirmation déjà verbalisées  
...susceptibles de l'être immédia-  
...ment), mais cela n'empêche pas  
...lplupart de ces oeuvres de possé-  
...er une vie esthétique propre.  
...en sûr, le moralisme révolu-  
...tionnaire imprègne la thématique  
...de la quasi-totalité des oeuvres,  
...de le sujet en soit Mao Tse-

toung, le Parti communiste, les  
travailleurs, la guerre et l'armée  
révolutionnaire, les jeunes et  
l'éducation ou les femmes: en fait,  
le motif dominant de cette pro-  
duction est incontestablement le  
*sourire*. Tous les visages, qu'il  
s'agisse de l'ouvrier de forge ou du  
soldat, de la jeune fermière ou de  
l'institutrice, rayonnent uniformé-  
ment de la même joie apparente  
dont la répétition suffit à faire une  
convention le plus souvent factice.  
Mais la diversité des situations, le  
caractère le plus souvent concret  
et typique de l'événement, la  
vigueur expressive et la réussite  
plastique suffisent quand même  
dans plusieurs cas à procurer une  
impression d'authenticité qui fai-  
sait trop souvent défaut à l'art  
soviétique.

La différence fondamen-  
tale entre les deux est cependant à  
situer au plan du militantisme et  
des luttes. Il semble qu'il soit



Avantage, Liao Yeon-kai et Wang Mei-gang

Sur les rives du Laoho, *Cheng Min-Sheng*



aucoup fait en Chine populaire par multiplier les liens pratiques entre les travailleurs culturels (et en particulier les artistes) et les masses laborieuses. Comme la société chinoise est, surtout depuis la grande révolution culturelle, parcourue par des conflits et des mouvements socio-politiques qui se répercutent à tous les échelons de la réalité collective, l'absence d'isolement des artistes se manifeste directement dans les oeuvres, le plus souvent traversées de multiples tendances dynamiques que traduisent les interactions actives des formes, des couleurs, des thèmes et des contenus que l'on peut fréquemment constater.

La même différence s'observe au plan du discours: la plupart des commentaires que l'on peut lire, à côté de nombreuses reproductions, dans le périodique *Littérature chinoise*, bien qu'empreints d'une rhétorique solennelle et guindée, expriment bien les enjeux esthétiques et idéologiques de la vie artistique et insistent sur la pratique et l'activité politique des masses populaires et des artistes dans la production même des oeuvres d'art. Confronté à l'oeuvre en question, le texte suivant ne paraît pas un éloge fardé: "*Joie de voir un nouveau sommet dans la montagne* est une peinture qui rompt avec les conventions de l'art ancien pour unir le meilleur de la peinture de paysage traditionnelle et les formes d'expression de l'art occidental, notamment la couleur et la perspective." Les innovations techniques et stylistiques sont d'ailleurs toujours signalées avec intérêt par les commentateurs.

S'agit-il là de "réalisme socialiste"? Non, si l'on s'en tient à l'acception normale de ces termes: il s'agit bien davantage de romantisme révolutionnaire. Cette peinture est certes réaliste au sens où toute oeuvre figurative peut l'être. Mais elle transcende les critères simplement éducatifs de la doctrine de Jdanov. Si l'on tient compte de toutes les déterminations historiques et culturelles propres au contexte chinois et si l'on cesse de voir ces peintures dans nos cadres de référence occidentaux, il est clair qu'elles représentent pour la culture chinoise une étape originale et positive.

## Quelles leçons ?

Il reste que les différences auxquelles faisaient allusion les dernières chroniques de Jean-Marc Piotte ne sauraient être surestimées dans le domaine artistique. Nous avons peu à apprendre de la considération des styles, des sujets, des techniques, ni de l'art chinois ni de l'art soviétique. C'est plutôt des rapports entre ces deux formes d'art et les sociétés qu'ils expriment que nous pouvons tirer des leçons. Elles concernent surtout le lien étroit qui doit être maintenu, dans une perspective progressiste, entre les pratiques culturelles et la vie réelle des masses populaires — non pas au seul plan de la représentation et des sujets, mais bien au plan de l'insertion sociale de l'activité même des artistes. Nous reviendrons sur ce problème, dans le prolongement de la présente chronique, à l'occasion d'un prochain éditorial.

Réjean Jacques

# Les communications, l'enseignement

Dans le cadre du cours que je donne sur les communications de masse, il y a cet étudiant qui m'écrit qu'il lit à peu près tout dans les journaux sauf "les sujets politiques", cette étudiante qui, elle, dans *Châtelaine*, *Nouvelles de l'Est*, les journaux des artistes, *Madame*, *Femme*, s'intéresse particulièrement aux articles qui parlent des "enfants, de l'hygiène, des recettes, de la mode, du couple et du bonheur, de l'espace et nous". Pendant que le CRTC (le conseil de la radio et de la télévision canadiennes) organise un colloque sur la violence à la télévision, comment saisir, comprendre avec cet étudiant, cette étudiante l'inscription de cette violence dans l'organisation et la pratique de notre quotidien? Et est-ce bien, uniquement la violence que le discours officiel (dis-

cours gouvernemental, universitaire, celui des propriétaires des communications) tente de définir, donne à consommer?

"Les contraintes non reconnues et non reconnaissables assiègent la vie des groupes (et des individus dans ces groupes) et les régularisent selon la stratégie générale. La différence entre la conscience dirigée du dehors (other directed selon Riesman) et celle qui se dirige elle-même (inner directed) tombe puisque ce qui s'apparaît comme le dedans n'est que le dehors investi et travesti, intériorisé et légitimé" (Henri Lefebvre, *la vie quotidienne dans le monde moderne*, Idées, P. 273-274.

## De l'enquête

Une enquête auprès de trois groupes m'indique que les étudiants regardent la télévision en moyenne 14 heures par semaine, écoutent la radio (musique) 12 heures, lisent les journaux 6 heures. À la télévision et dans les journaux, on accorde un énorme avantage aux différents textes de publicité sur les textes d'informations politiques. Cela m'indique deux phénomènes chez les étudiants: d'une part, une tendance à la dépolitisation, d'autre part une consommation culturelle a-critique (le poste de radio majoritairement écouté est C H O M, puis largement C K G M, des postes où trop souvent une musique commercialisée vient occuper quelques musiques plus progressistes. La consommation culturelle comme celle de l'information est souvent a-politique. Pourtant plusieurs croient que cette musique représente tout au plus une forme de contestation). J'interroge le lien de ces deux phénomènes pour constater un dénominateur commun: un comportement social de groupe, passivement, où s'effacent les interrogations, le questionnement politique et critique matérialisés dans le produit consommé. (Le détail de lecture de ces trois productions exige 32 heures par semaine). Conséquences: il est impossible aux étudiants de saisir comment l'appartenance des textes qu'ils reçoivent, appartenance aux institutions puissantes économiquement et idéologiquement, organise le discours qu'ils écoutent, il est impossible pour eux d'évaluer le degré d'intériorisation de ce discours dans leurs désirs et leurs pratiques de la quotidienneté.

## De la violence

L'industrie des communications est parmi les plus rentables au Canada, le rapport des étudiants à ces différents types de production est d'abord objectivement un rapport de consommation.

“Ce que les médias vendent dans une société capitaliste, c'est une clientèle, un auditoire et l'instrument qui permet à un message publicitaire d'atteindre cette clientèle” (Les mass media, *Le miroir équivoque*, volume I, rapport du comité spécial du Sénat sur les moyens de communications de masse, Ottawa, 1970).

(Dans le secteur privé des télécommunications, la publicité compte pour 93% des recettes brutes). Cette méconnaissance des faits objectifs, entretenue par les télécommunications elles-mêmes — je les considère comme de vastes écoles sociales, rentables aux différentes instances de la formation sociale — et par toute une programmation scolaire qui n'entre pas dans l'ensemble en contradiction avec la programmation de cette école élargie, est fondamentale violence faite aux étudiants, inscrite dans le procès de la connaissance elle-même. La sélection pratiquée dans l'institution scolaire au niveau de la qualité (par exemple, la division: général-professionnel) n'est pas

sans complémentarité avec la sélection pratiquée dans l'institution de l'information:

"La puissance de la presse, en d'autres mots, est puissance de sélection. Ni les journaux ni les postes de radiodiffusion ne peuvent nous obliger à penser ou à voter comme ils veulent sur les questions particulières; mais ils peuvent exercer une énorme influence par le simple choix des questions qu'ils traitent." (Rapport du Sénat).

Le ridicule de cet universitaire de Carleton University, Conrad Winn qui soutient au colloque du CRTC qu'on devrait utiliser des scènes fictives de violence dans les informations télévisées et que l'on devrait réduire le nombre de nouvelles présentées par le téléjournal. La violence faite aux consommateurs de la nouvelle, à ces étudiants, n'est pas une lecture objective des faits, elle est plus fondamentalement ailleurs: dans le déplacement par le pouvoir établi du sens historique de cette violence, à tel point que l'étudiant ne sait plus reconnaître qui, comment elle sert. Un bon exemple de déplacement manipulé est analysé par Luc Perreault dans l'article *Quand mafia rime avec syndicat*, La Presse, le samedi 6 septembre, D 15): une analyse du film *La route de la violence*, de Jonathan Kaplan. Luc Perreault:

"ce qu'on peut reprocher à ceux qui ont pour tâche de mettre en marché (le film

passé au St-Denis, "un maillon important dans l'empire Télé-Métropole" est un film comme *La route de la violence* c'est l'utilisation d'une frustration populaire qui elle est authentique à des fins purement mercantiles. La guerre menée par Carrol Jo Hummer n'est qu'une parodie de ce que devrait être une véritable lutte syndicale. Car non seulement ce film est carrément anti-syndical mais il propose des solutions qui ramènent le monde ouvrier à cette époque révolue où seule la loi de la jungle existait."

C'est le rôle de l'enseignant de travailler à faire comprendre à l'étudiant le rapport dialectique entre la violence des faits objectifs (répressions économique et politique) et la transformation de celle-ci en mythe (répression idéologique). Ce dernier comprendra mieux comment il est formé comme consommateur passif, comme travailleur exploité. Pour l'instant, plutôt que de dire que les étudiants sont des drop-out de la politique et de la critique, je dis que les étudiants voient, lisent, écoutent ce qu'on leur montre, ce qu'on leur écrit, ce qu'on leur fait entendre. La monopolisation de plus en plus grande dans l'industrie des communications (en 1970, plus de la moitié (51.8%) des 485 unités de communication de masse appartenaient déjà à des consortiums) risque de les écrire de plus en plus et de plus en plus de la même façon. Ce n'est pas par hasard que l'on retrouve chez



le étudiants une unité de lecture  
e re le texte qu'ils voient et celui  
q'ils lisent. Je pense à ces com-  
niantes habillées de la même  
fon: quels désirs ces robes  
oriment-elles?

## Une pratique

M.-R.D. et moi élaborons un  
pjet: nos objectifs sont doubles:  
aprendre à lire les idéologies de  
différents langages du quotidien,  
montrer que ces idéologies ne sont  
pas neutres mais qu'elles produi-  
sent un fonctionnement social  
et forme aux exigences et au  
maintien du procès actuel de pro-  
duction. Trois domaines d'appli-  
cation sont retenus: les journaux,  
la télévision, la publicité. Ques-  
tionner ce contenu: avant de fixer

les corpus à l'intérieur de ces  
domaines, il faudra que les étu-  
diants en arrivent après une  
minimale connaissance théorique  
(la théorie est difficile aux étu-  
diants qui arrivent du secondaire)  
à préciser le sens des questions  
qu'ils aimeraient poser aux diffé-  
rents textes. Il faudra à ce  
moment redéfinir nos objectifs  
d'une façon pratique, avec les  
groupes. Il faudra préciser avec  
eux aussi le type de rapport qu'on  
veut tisser entre ces textes.

Le premier texte analysé est un  
texte d'information scolaire pu-  
blié par le journal de l'adminis-  
tration du collège, un exemple  
efficace d'un discours qui se  
donne doublement: un discours  
d'informations techniques (op-  
tions offertes, prérequis, situation

géographie du collège, etc), un discours d'endoctrinement idéologique où toute une mythologie de l'individu, toute une représentation non moins mythifiée de l'appareil scolaire travaillée à masquer les conditions matérielles du travail de l'étudiant. Il ne s'agit pas pour nous d'amener les étudiants à l'anarchie mais de les amener plutôt à découvrir un sens à leur travail. En classe, une traversée des textes de télévision, de journaux, de publicité qui ne tiendrait pas compte en plus de ce qu'implique le rapport entre le fonctionnement matériel et idéologique de ces textes mais aussi de ce qu'implique le fonctionnement matériel et idéologique de l'institution (école) où s'exerce cette traversée, serait inefficace. Les étudiants percevraient cette tra-

versée comme un exercice scolaire, ils ne comprendraient pas que leur lecture des textes écrits et télévisés pourrait modifier l'écriture de leur quotidienneté. De leur côté, les enseignants prépareraient à une transformation qu'ils seraient eux-même incapables de pratiquer.

Je pense à ces étudiants du mercredi qui sont au collège de 8 heures à 18 heures. Dans ces usines, la journée de travail est longue, il arrive aussi que les plans d'étude servent de décret tenant lieu de convention collective. Un étudiant du secondaire me dit qu'il ne se présente pas à l'école avant jeudi (nous sommes lundi) parce que "les professeurs se servent des premiers cours pour enseigner la Discipline".

## Patrick Straram le Bison ravi

Le problème est de savoir si on écrit l'histoire  
ou si on crée une mythologie.

Il n'y a pas d'art neutre: la neutralité de l'illusion est une illusion de neutralité.

Rien ne dissimule mieux la réalité que la simulation de la réalité.

Le cinéma est l'art de toutes les simulations, et même de la simulation.

*Christian Zimmer*  
«Cinéma et politique»

Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Glin, Groupe Dziga Vertov: "Se baser historiquement est la conclusion de "Tout va bien". Historiquement, dans le sens de l'histoire, qui est celle de la lutte des classes. On ne prétend pas qu'un film doive jeter les gens dans la rue, en revanche on peut essayer de faire des films qui feront réfléchir les gens sur la nécessité de descendre dans la rue ou pas."

Le propos critique d'un point de vue matérialiste de "Tout va bien" est rigoureusement circonscrit par Godard. Le film commence par le comment faire un film expliqué en dix off et avec quelques images d'information", jusqu'à la séquence fondamentale de la signature des quelques pour "Tout va bien". Il se termine sur le traveling en train dans un décor d'usine et de terrain-vague, avec "citation" de Bertolt Brecht: "L'UN CHACUN ETRE SON PROPRE HISTORIEN, IL VIVRA D'ALORS AVEC PLUS DE SOIN ET

D'EXIGENCE.", sur chanson tonitruante à propos du soleil qui brille sur la France et le reste n'a pas d'importance, précédé du traveling aller-retour obsessionnel dans un supermarché (à voir et entendre plusieurs fois), soulignant qu'une pratique anarchiste (des jeunes proclament que tout est gratuit et veulent faire partir les clients sans qu'ils payent, mais les policiers interviennent) a pour conséquence inévitable une répression servant le Système, puisqu'elle inertisera plus encore les consommateurs. Pas un mouvement d'appareil, un cadrage, un raccord, un usage dialectique image / son qui ne mette la spécificité cinématographique la plus inventive et la plus lucide au service de l'idée à discuter (autour de la séquence en studio qui explique sans une omission ce que c'est que faire du cinéma dans une société capitaliste en 1972): tout est déterminé par la lutte des classes; pas de procès désir / plaisir qui se puisse



stornando  
r. Le film  
r le spec  
tique.

find mys  
Howard  
our la  
Crawley F  
étrages  
me est  
roduire u  
se ce phé  
mis Jop  
Ce film  
es "repon  
la m  
Stravinsk  
Chroniq  
ah" de A  
me" de  
camp plu  
ck, qui  
ans le  
ssimuler  
tes, puis  
erry et  
erson h  
al autre  
ème niv  
Berkel  
il, dont  
en pens  
e 10, 4  
Le film  
automob  
panora  
re extra  
mis Jop  
ent". Pu  
il de ch  
mi se ter  
all and  
89, puis  
"heart"  
e fait  
raïnes  
pour d'e  
l'braçg  
s, et Y  
cran da  
Jim Ma

normaux concevoir sans l'historien. Le film a pour fonction d'inciter le spectateur à critique et auto-critique.

### Find myself missing you

Howard Alk et Seaton Findlay, par la compagnie canadienne Lawley Films, ont monté différents étranges en un tout dont la cohérence est exemplaire, afin de produire un **documentaire** qui historise ce phénomène des années 67-70, Janis Joplin: "**Janis**".

Ce film se situe dans un champ des "reportages" sur ce qu'est faire de la musique où prédominent "travinsky" de Kroitor et Koenig, "Chronique d'Anna Magdalena Bach" de Jean-Marie Straub et "One note" de Jean-Luc Godard. Dans le champ plus spécifique de la musique rock, qui correspond à une coupure dans le culturel occidental, (sans dissimuler ses origines dans le blues, puis le rock'n'roll des Chuck Berry et Little Richard, et la version blanche Elvis Presley), un seul autre film mérite de figurer au même niveau que "**Janis**": "**Hendrix à Berkeley**" (je n'ai jamais su de quoi), dont je disais tout le bien que j'en pensais dans "Presqu'Amérique" 10, oct.-nov. 1972.

Le film commence par des dessins d'automobiles, qui se fondent dans un panoramique autour de la peinture extravagante sur la voiture de Janis Joplin, qui chante "Mercedes Benz". Puis on découvre Janis, qui finit de chanter "Ball and chain". Le film se termine par Janis chantant "Ball and chain" à Hambourg en 1969, puis enchaînant avec "Piece of my heart", chanson pendant laquelle elle fait monter sur scène des dizaines d'auditeurs qui dansent autour d'elle (l'"événement" saisit, et transgresse tout code du spectacle, et l'extraordinaire passe de l'écran dans la salle) — un zoom

arrière fige l'image en un minuscule rectangle, puis dessins et photos de Janis avec sa voiture, pendant qu'elle chante off "Me & Bobby McGee", quelques photos d'elle enfant, de très belles images d'elle, générique (un "résumé" qui acquiert toute son efficacité d'être à la fin et non au début, de "conclure" une heure et demie avec Janis Joplin, la chanteuse et la femme).

Le montage accorde à un maximum d'intérêt séquences de Janis qui chante et de Janis qui parle — un certain précipité d'extraits d'interviews vers la fin amenant bien les séquences de chansons à Hambourg, où est atteint le plus haut point de **densité** du sonore et de la **présence** en scène de Janis. (Le film ne progresse pas selon un ordre chronologique, mais selon un ordre très subtil et très efficace de l'impact des **moments** de Janis, qui mentionne elle-même l'importance du moment dans ce qu'elle chante, de la façon dont elle chante). Ce qui fait l'exceptionnel de "**Janis**", c'est dans le passage constant du biographique, qui renseigne, au spécifique (la femme et la musique), qui enveloppe et met en branle, la présence de Janis qu'il fait vivre. Pas d'effets, pas d'exercices de style. Le plus souvent la caméra fixe Janis, c'est tout, elle chante (ce qui n'empêche pas un panoramique absolument sublime, dans la séquence Hambourg, autour de Janis, qui à la fin le dramatise de se reculer vers le fond de la scène et au loin de la caméra). Le cinéma devient vibrations de la musique, et un érotisme, et cette présence de Janis. C'est en ce sens que Howard Alk et Seaton Findlay ont fait un DOCUMENTAIRE magistral: qui inscrit dans les limites de l'écran un présent de Janis Joplin, au fur et à mesure historisée (elle se parle), tandis que la musique déborde tout cadre. Le film n'est pas qu'illustration, constat:



photo John Fisher

d'une part, il donne à voir un fait que seuls les plus bornés des dogmatiques peuvent ignorer, d'autre part, il propose dans toute sa matérialité ce que chantait Janis Joplin et comment. "Janis" ne fait pas descendre dans la rue, mais me fait réfléchir à présence / présent de Janis Joplin, sens d'un moment dans l'Histoire où existèrent cette musique et ce style de vie, importance d'un culturel d'aujourd'hui, intensité depuis jamais vécues et sens du manque aujourd'hui de ces intensités, plus particulièrement dans un travail politique.

L'Opéra de Pékin, oui; à condition que je puisse vivre aussi Janis Joplin et "Janis". Se situe là la différence entre monolithisme et dialectique. Aucun politique n'est suffisant qui ne considère fondamental un culturel, multiple, à toujours pousser plus avant.

Le manque du politique chez Janis importe peu. (Au plus regrettera-t-on que ne figurent pas dans le

film des informations sur les principaux événements sociaux et politiques coïncidant avec les apparitions de Janis. Quant à moi, bien que le film semble fait pour moi, j'aurais aussi inséré un entretien avec Country Joe McDonald, son amant, mais, l'un des plus politiques des musiciens de Haight / Ashbury, qui écrivit la merveilleuse "Janis", qui me répète si souvent: "I find myself missing you", plus que jamais.) elle a fait éclater un "ordre" culturel sur lequel a besoin de s'appuyer toute "société bureaucratique de consommation dirigée", comme dit si justement Henri Lefebvre. Les moments que produisait Janis relevaient du dyonisiaque dont Nietzsche a défini tout le fondement qu'a désappris l'Occident. "...quel qu'un, c'est quelque chose qui arrive et s'efface non sans avoir tracé les nervures d'un avenir toujours nouveau et toujours recommencé." (Jean Paul Sartre, "Merleau-Ponty", "Situations 4", éd. Gallimard). Ainsi Janis Joplin, chantant le départ d



photo David Gahr

son amour, qui veut vivre sa vie, se découvrir, et tout bon Capricorne attend le retour de son amour à son amour qui donne un sens à vivre sa vie.

L'insertion dans le film de Janis Joplin au "Dick Cavett Show" et de Janis à la 10e réunion annuelle des élèves de la classe 1960 de la Thomas Jefferson High School à Port Arthur (3 semaines avant sa mort) permet de bien mesurer quelle effraction elle était du ce-qui-va-de-soi social. La séance d'enregistrement à Columbia met en relief le travail de la chanteuse, qui fait son métier. Les interviews à Stockholm et à Londres laissent entendre la femme.

Et ce n'est pas le moins essentiel que Janis explicite ce qui la fonde: SA DIFFERENCE.

"Cheap Thrills", disque Columbia KCS 9700, "I got dem ol' kozmic blues again Mama!", disque Columbia KCS 9913, "Pearl", disque Columbia KC 30322. "Janis", par David Dalton, Simon and Shuster éd. "Janis Joplin", par Deborah Landau, Paperback Library 64-604, Coronet Communications, en français "Janis Joplin", par Myra Friedman, coll. "Rock & folk", éd. Albin Michel.)

J'ai, depuis quelques années, refusé l'état de créateur, y substituant celui de producteur de signes. Peut-être était-ce aller un peu vite, sinon pour que certaines ruptures fondamentales aient lieu. Nous sommes aujourd'hui à l'orée d'un monde où n'existent plus que consommateurs eux-mêmes objets de consommation — peu importe qu'il en soit ainsi pour la bourgeoisie; que le fait soit le même pour beaucoup des militants qui édifient le socialisme, et surtout les intellectuels, est extrêmement grave, le germe d'une impuissance à construire après avoir détruit (comme disait

je pense Merleau-Ponty). Revenons donc à l'idée de créativité comprise comme pratique.

Janis Joplin chantait son blues, désir et le mal d'être mal aimée, criait, et bougeait, gesticulait, "gestuellaient" ce qu'elle chantait et gueulait, adjoignant à l'énergie sonore un érotique signifié physiquement, l'esthétique "signalant" le sexuel, Janis transformant chaque rock en orgasme littéralement, le phallus réclamant hors de tout phallocentrisme, gémissants et vociférations les mêmes et jamais semblables, le moment de la jouissance chaque fois réinventé le sens critique accru par l'émotion déflagrante que provoquait Janis déchainant sa créativité libérée de toute censure.

Aucun politique n'est suffisant qui ne tient pas compte de ce réel de l'individu: son érotique et son esthétique.

Les excès et les excentricités de Janis, de coeur et tripes capricorne foutrale, ces intensités... J'aime mieux celles et ceux qui y laissent leur peau et laissent ce qu'elles / ils laissent que celles et ceux qui ne prennent aucun risque, et ne laissent qu'un vide oppressif / oppresseur (par exemple le Québec 75), où l'individu se dé-fait, inapte alors à faire quelque révolution que ce soit, qui change la vie. (Lénine après Marx, insistait sur tout le savoir et toute la culture préalable à la révolution socialiste, qui décapitait qu'on veuille en toute artificialité lui plaquer une "culture prolétarienne".)

Mentionnons ici combien voit Janis fait comprendre tout ce qui manque à celles et ceux qui se gardent de la vulgarité, ce qui leur manque à chacune et chacun comme sentiments et idées et ce qui leur manque dans ce qu'elles / ils ont à échanger dans le rapport avec l'Autre / tous. Janis était superbe

ert vulgaire, comme Edith Piaf, comme Dyne Mouso (c'est Andrée Maillet qui me disait combien elle pouvait Dyne une comédienne extraordinaire, mais quel dommage qu'elle soit si vulgaire! — on ne peut mieux spécifier ce qu'il faut entendre par "vulgarité", il en est de celle-ci comme de la pornographie).

Et puis l'ironie, et le questionnement (remise en question), qu'éluide trop facilement la plupart des politiques, qui se figent de n'invoquer que le sérieux.

Et puis, surtout, on a beaucoup parlé de la naïveté de Janis, ce que film me donne à voir, à vivre, c'est **tendresse**.

En quoi "**Janis**" a-t-il pour moi une importance politique?

Dans "Le Nouvel Observateur" n° 1, du 2 au 8 juin 1975, Michel Bosquet parle du livre de Jacques Attali, "**La parole et l'outil**" (Presses Universitaires de France); j'y trouve matière à réflexion pour le militant engagé à l'édification du socialisme plutôt que matière à excommunier pour révisionnisme. Les spectateurs-consommateurs délaissés, les outils délaissés, les outils délaissés, la grande industrie n'en a pas besoin seulement pour faire acheter ses marchandises; elle en a besoin avant tout pour faire tourner ses machines, sans lui poser de questions. L'ouvrier idéal, c'est celui qui sait rien faire par lui-même et qui, conscient de son impuissance, s'est aveuglé à des machines qu'on a programmées pour lui. Lui-là ne revendiquera jamais le pouvoir ni ne contestera ceux qui le retiennent." (Michel Bosquet.)

Janis Joplin contestait. Ce qui est évident, c'est la musique rock qui lui a succédé, le vide d'aujourd'hui, qui dérange aucunement la gauche sauf exceptions — mais dans l'ensemble le problème n'est jamais résolu.

"Chaque onde de "progrès" a, jusqu'à présent, été fondée sur une invention technologique liée à l'énergie. Mais où sont les grandes découvertes concernant l'organisation urbaine, l'organisation du travail, l'épanouissement créatif, la pédagogie de l'art? Tout est fait pour tuer l'innovation sociale... Chaque fois qu'un problème est perçu, le remède est cherché à travers de nouveaux services institutionnalisés, de nouveaux progrès techniques, qui créent de la plus-value et de la rareté, consomment de nouvelles énergies et conditionnent chacun à tout attendre de l'innovation industrielle..." (Jacques Attali.)

Janis Joplin faisait vivre une énergie à partir de sa créativité, qui indiquait un plein emploi (désir / plaisir) de l'individu hors l'industriel et le technologique, sexualité et culturel arrachés au mécanique et à l'institutionnel d'une consommation au seul profit du Pouvoir; il ne m'intéresse pas de faire la révolution s'il n'y a aussi Janis Joplin à faire vivre à tous dans des structures socio-économiques où n'existe plus la propriété privée des moyens de production.

C'est un fait indéniable que je n'avais pas vécu à Montréal depuis 1970 ce que j'ai vécu en voyant "**Janis**", ce qui est extrêmement grave.

Je n'ai rien dit de la qualité du son: au Snowdon, 4 soirs, (merci Yvon Larocque), j'ai entendu ce que j'ai entendu tant de fois à San Francisco, au Avalon ou au Carousel, ou en plein air au Golden Gate Park ou à San José, où je découvrais Janis Joplin début 68 (première photo).

Janis Joplin née à Port Arthur, Texas, le 19 janvier 1943.

Le même "Spec", dans "La Presse", qui annonçait mon retour à



tréal, an  
ndrix. Cel  
quel paradis  
par Yve  
rt de Jam  
e 4 oct  
Bessie  
issance de  
bre 1970  
4 octobr  
sh coffeee  
ge Valley  
e et l'ob  
a mort  
erdose. E  
re des sur  
plusieur  
lle, ses p  
es d'école  
ur, l'adm  
ministrat  
on Joh  
on, la fa  
lle Hear  
T, bien  
américain  
des fonc  
ricaine e  
de la Ga  
mand. E  
rique: "  
drix ou  
milles pa  
leur pr  
is été  
être qu  
adler —  
ont choi  
ation, je  
— c'est  
tâche pr  
énooser  
créven  
et cap  
ent le se  
mille is f  
note pre  
ard lui  
es qui de  
vité quel  
e de clas  
on Marsh

Montréal, annonçait la mort de Jimi Hendrix. Celui, 15 jours après, dans quel paraissait une interview de lui par Yves Leclerc, annonçait la mort de Janis Joplin.

Le 4 octobre 1937: enterrement de Bessie Smith. Le 4 octobre 1940: naissance de Jean-Marc Potté. Le 4 octobre 1970: mort de Janis Joplin. Le 4 octobre 1972: lancement de *Cash coffees au No Name Bar & vin de la Valley of the Moon* (l'Hexagone et l'obscène Nyctalope éd.).

La mort de Janis, accidentelle. Surdose. En fait, Janis est une une des suicidées de la société. Ils y a plusieurs qui ont tué Janis. Sa famille, ses professeurs et ses camarades d'école, la population de Port Arthur, l'administration Eisenhower, l'administration Kennedy, l'administration Johnson, l'administration Nixon, la famille Rockefeller et la famille Hearst, General Motors et U.S.A., bien des requins de l'industrie américaine de la musique et de des fonctionnaires de la presse américaine et quelques bureaucraties de la Gauche, Frank Sinatra et Norman Bourque — Normand Bourque: "...si des gens comme Jimi Hendrix ou Janis Joplin se sont suicidés par l'héroïne et l'alcool, ce n'est pas leur problème pas le mien; si Janis avait été en contact avec eux, elle n'aurait peut-être que j'aurais essayé de les aider — mais de toutes façons, elle n'aurait pas choisi cette forme-là d'élimination, je n'avais pas à intervenir — c'est pourquoi, aussi, c'est la tâche principale pour moi que de dénoncer un certain fascisme, qui crèvent des individus désespérés et capables de modifier au cent le sens de vivre. Il faut à ce monde plein(e)s hypersensibles une enfance presque inconcevable pour aujourd'hui résister au monde des adultes qui dénature tout, l'immense majorité, quelle que soit l'appartenance de classe, l'acceptant.

Mais la présence de Janis demeure: "**Janis**". "**Janis**", un film pour faire réfléchir, se situer, critiquer et autocritique.

Cette chronique, qui devait paraître en août, l'annonçait: "**Janis**", de Howard Alk et Seaton Findlay, a été présenté au Cinéma 2001, 855 Décarie Nord, Ville Saint-Laurent, 277-2001, à 21h.30, les 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15 et 16 septembre 1975.

"Je nomme présent ta présence (...). Et j'imagine à ta semblance / un avenir pour t'y savoir / Je n'ai rêvé que d'espérance / Je n'ai qu'amour à demain croire / Aimer n'y sera plus dévotion / Et ce sera notre pouvoir / Contre la mort qu'être romanesque / Aux amants d'après notre soir". Louis Aragon, "**Le fou d'Elsa**" (éd. Gallimard).

J'ai essayé de dire l'importance du film et de Janis Joplin dans une analyse politique qui n'accepte pas le mécanisme ni le dogmatisme, et l'importance de ce que Jean-Marc Potté appelle "l'extrême limite où se joignent et se disjoignent extase et dévotion".

A toutes les sortes de confort intellectuel je préférerai toujours, quoi qu'il faille encaisser, trinquer y compris, le Southern Comfort.

4 juillet 75

(Le cinéma faussement moderne de Robert Altman est une hyper-génèse de l'art bourgeois, et son "amour et génie du cinéma" — comme le "contenu" faussement critique de tous ses films — l'éthique la plus réactionnaire que puisse avoir aujourd'hui un producteur de signes et de sens. L'apothéose de cette dégueulasserie est "**Nashville**". L'unanimité de la critique québécoise en faveur de ce film avec enthousiasme n'est pas innocente et est édifiante. Je préfère interroger

"L'amour fou", ce film qui a pour fonction principale de dénoncer par sa pratique le cinéma de toutes les sortes d'impérialismes — voir "Chroniques" le mois prochain.)

En un sens, le plus haut point de la philosophie n'est peut-être que de retrouver ces truismes: le pense pense, la parole parle, le regard regarde, — mais entre les deux mots identiques, il y a chaque fois tout l'écart qu'on enjambe pour penser, pour parler et pour voir

La philosophie qui dévoile ce chiasma du visible et de l'invisible est tout le contraire d'un survol. Elle s'enfonce dans le sensible, dans le temps, dans l'histoire, vers leurs jointures, elle ne les dépasse pas par des forces qu'elle aurait en propre, elle ne le dépasse que dans leur sens. On rappelait récemment le mot de Montaigne "tout mouvement nous découvre et l'on en tirait avec raison que l'homme n'est qu'en mouvement

Maurice Merleau-Ponty. "Signes" (éd. Gallimard)

...l'autre à qui je m'adresse et moi qui m'exprime sommes liés sans concessions. Les autres tels qu'ils sont (ou tels qu'ils seront) ne sont pas seuls juges de ce que je fais: si je voulais me nier à leur profit, je le nierais aussi comme "Moi"; ils valent exactement ce que je vaudrais, et tous les pouvoirs que je leur donne je me les donne du même coup. Je me soumetts au jugement d'un autre qui soit lui-même digne de ce que j'ai tenté.

Maurice Merleau-Ponty. "Signes" (éd. Gallimard)



ni des gouvernements, ni des partis, ni des organisations, ni des avant-gardes. Aucune demande, aucun désir, pour faire rencontre dans un déploiement multiple et contradictoire avec les forces vivés qui vaincront les oppressions, abattront les murs, dissoudront les pouvoirs."

M.G.

## Une nouvelle revue littéraire

Vient de paraître le no 1 (septembre-octobre 1975) de la revue **Dérives** qui porte en sous-titre: "Tiers-Monde / Québec, une nouvelle conjoncture culturelle". Comme la revue **Champs d'application** lancée l'an dernier cette nouvelle revue propose une juxtaposition d'écritures formalistes et de textes critiques qui font intervenir le politique. Le comité de rédaction et de direction est composé de Pierre Deschamps, Jean-Pierre Durand, Jean Jonassaint et Nanie Piou; la revue est bimestrielle et l'abonnement coûte \$8.00; on peut s'abonner en écrivant à Les Editions Dérives, 3167 rue Duquesne, Montréal.

Ph. H.

## Histoire de l'U.R.S.S.

Les éditions sociales ont publié, de 1973 à 1975, **histoire de l'U.R.S.S.**, en quatre tomes, de Jean Elleinstein: tome 1, **la conquête du pouvoir** (1917-1921); tome 2, **le socialisme dans un seul pays** (1922-1939); tome 3, **l'U.R.S.S. en guerre** (1939-1946); tome 4, **l'U.R.S.S. contemporaine**.

Cette étude est intelligente et, contrairement à d'autres, ne nie pas le rôle historique de certaines personnalités (par exemple, Trotski) ou l'existence de phénomènes politiques (la répression de masse). Même si le P.C.F. n'endosse pas les positions de J. Elleinstein, c'est sans doute signe d'un temps nouveau que la maison d'éditions qu'il contrôle publie ce livre. Evidemment, J. Elleinstein, qui est membre du P.C.F., adhère entièrement à l'orientation prise par le P.C.U.S. lors de son XXe Congrès. Ceux qui connaissent l'histoire de l'U.R.S.S. n'apprendront sans doute pas de faits nouveaux. Pour ma part, le tome 4, qui traite de l'U.R.S.S. contemporaine, m'a laissé sur ma faim, notamment en ce qui concerne le conflit sino-soviétique et les relations qu'entretient l'U.R.S.S. avec les Républiques populaires.

J.-M. P.

## Monthly Review et la Chine

**Monthly Review** consacre ses numéros de juillet et août de cet été à la Chine. On y trouve un texte de Paul M. Sweezy "China: Contrasts with Capitalism", un de John G. Gurley, "The Formation of Mao's Economic Strategy, 1927-1949" et enfin un article, le meilleur à mon avis, de Harry Magdoff, intitulé "China: Contrasts with the U.S.S.R.", dans lequel celui-ci reconnaît l'importance exceptionnelle de l'étude de Franz Schurmann dont il s'inspire (**Ideology and Organization in Communist China**,

Berkeley, University of California Press, 1968).

J.-M.P.

## Prochaines parutions à Parti Pris

Dans la collection "Chien d'or":  
**Œuvres créatrices complètes de Claude Gauvreau et Qu'est-ce que la Louisiane?** de Revon Reed.

Dans la collection "Aspects":  
**Les Bérets blancs** par Gilles Bibeau et une traduction de l'ouvrage de Charles Lipton **Histoire du syndicalisme au Canada.**

Dans la collection "Paroles":  
**Par-delà la clôture** de Marcelle Brisson (vient de paraître), **Anthologie de la poésie acadienne** de Raymond Leblanc et Jean-Guy Rens, **Libertés surveillées** de Gérard Godin, **Le Fond pur de l'errance irradie** de Jacques Renaud, **Journal d'une relocalisée** de Thérèse Hardy, **La plus belle île** de Michel Garneau.

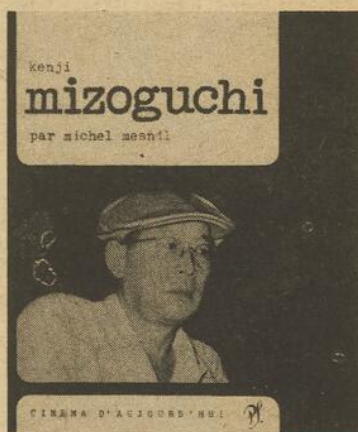
Ph. H.

## De l'U.R.S.S. années 30 à l'Allemagne années 70

A la Cinémathèque Québécoise (866-4688 le jour, 844-8734 le soir), le 1er octobre à 19h.30 **Tchapaïev**", le modèle d'un lyrisme révolutionnaire des frères Serge et Georges Vassiliev, le 20h. **"Baal"** (d'après la pièce de Bertolt Brecht) — voir texte de Thérèse Arbic dans "Chroni-

ques" 3, mars 75 —, dans le cadre d'une très importante intégrale Volker Schlöndorff, commencée le 25 septembre, un cinéaste de la République Fédérale d'Allemagne dont l'analyse / critique s'inscrit dans une actualité qu'il interroge avec fièvre et lucidité, le 2 à 19h.30 **"La morale de Ruth Halbfass"** et à 21h.30 **"Feu de paille"**, deux autres chroniques modernes de Schlöndorff, le 8 octobre à 19h.30 **"Madame Yuki"**, l'un des films les plus denses du plus brechtien des cinéastes, cet artisan inventeur d'un cinéma magistral qui rend compte de son militantisme socialiste et de son amour pour les femmes, Mizoguchi Kenji.

P.S.



## Discuter le cinéma québécois

La S.D.I.C.C. vient de décider de ne plus subventionner le Conseil Québécois pour la Diffusion du Cinéma. Faut-il vraiment attendre les Jeux Olympiques du Drapeau pour comparer avec ceux de Munich en 1936 avant

qu'on comprenne le parallèle Allemagne des années 30 et Canada-et-Québec des années 70?

Le Conseil Québécois pour la Diffusion du Cinéma n'en organise pas moins à l'Outremont quatre soirées très importantes, à 19h., et jusqu'à minuit, les 12 ("**Bingo**" de Jean-Claude Lord), 13 ("**Action**" de Robin Spry), 14 ("**Faut aller parmi le monde pour le savoir**" de Fernand Danseureau) et 15 octobre ("**Les Ordres**" de Michel Brault), soirées durant lesquelles des invités choisis en fonction du thème discuteront avec le public, après le film, successivement, de qui étaient véritablement les felquistes, les

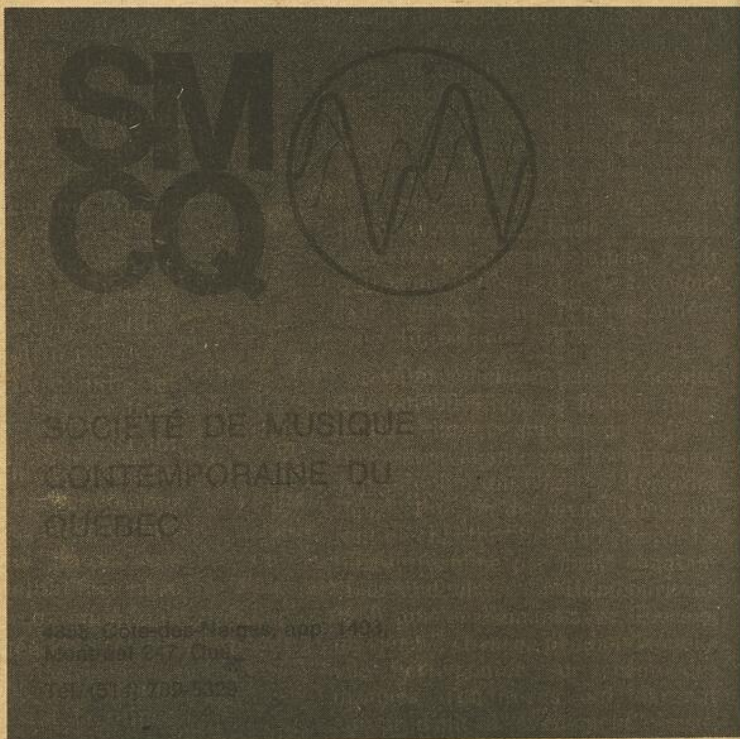
media au service de qui?, l'attitude du P.Q. pendant les événements et la répression politique aujourd'hui.

On ne devine que trop quels invités; espérons que des militants seront sur place pour **expliquer**.

A l'Outremont aussi, en première, après une présentation au dernier Festival d'Avignon, le dernier film de Jean-pierre LeFebvre, à propos des "hot-lines", "**l'amour blessé ou les Confidences de la Nuit**", le 21 octobre.

Outremont, 1248 ouest, rue Bernard, 277-4145.

P.S.



## Musique d'aujourd'hui

La Société de Musique Contemporaine du Québec, qui entame une 10e saison, déménage.

C'est maintenant à la Salle Pollack qu'auront lieu les concerts de la modernité la seule qu'on entende au Québec.

555 ouest rue Sherbrooke.

Le 2 octobre à 20h. 30, outre "**Symphonie d'instruments à vent**" de Igor Stravinsky, "**Waves**" de John Hawkins et "**Couleurs de la cité céleste**" de Olivier Messiaen, en première mondiale, une commande de la S.M.C.Q., "**Liebesgedichte**" du camarade Claude Vivier, mon cher Québécois barthésien du Pit.

Pour informations, c'est toujours 4858 Côte-des-Neiges, app. 1403, Montréal 247, Qué. Tél.: (514) 739-5329.

P.S.

## L'internationale contre-révolutionnaire

Un journal français où l'analyse est la plus lucide: "Politique-hebdo". Non seulement les articles de fond sont-ils de véritables "essais", mais les **informations** y sont sélectionnées pour leur signifiante.

J'emprunte celle-ci au no 184, du 24 au 30 juillet 1975:

"L'Etat des U.S.A. où l'on compte le plus d'immigrés portugais est le Massachussets. Et la ville du Massachussets où l'on en compte le plus est celle de New Bedford. C'est donc tout natu-

rellement à New Bedford que la C.I.A. vient d'implanter une "antenne" qui lui sert à recruter des immigrés portugais et à les former avant de les rapatrier dans leur pays afin qu'ils y participent à l'"action subversive". Déjà, une quarantaine d'entre eux ont ainsi été envoyés au Portugal.

(...)

"En Israël, le parti Mapam, appartenant à la coalition gouvernementale, aurait lancé une importante et discrète campagne de recrutement. Celle-ci, dirigée par Ely Ben Gal, ancien représentant du Mapam en Europe, viserait à réunir un certain nombre de "commandos", originaires des Kibboutz, destinés à être envoyés au Portugal. Reste à savoir dans quel objectif précis cet étrange tourisme serait organisé."

On peut se procurer "Politique-Hebdo" dans plusieurs librairies montréalaises. Le mieux est de s'abonner. "Politique-hebdo", 14-16 rue des Petits-Hôtels, Paris, 75010, France.

P.S.

## Un sens critique de la modernité

Tous ceux que préoccupent les problèmes fondamentaux de l'individu moderne, que la seule lutte des classes, principale, ne saurait en rien régler, tous ceux qui se méfient de mécanisme, monolithisme, sectarisme, stalinisme, pratiques du marxisme qui ne font qu'inverser une **aliénation** aujourd'hui à son point ultime,

tous ceux qui à l'observance d'une Loi les réifiant préfèrent un sens critique de leur désir, tous ceux-là seront concernés par le dernier livre de Henri Lefebvre: "**Hegel, Marx, Nietzsche ou le royaume des ombres**" (éd. Casterman).

Un tel **questionnement**, à même la modernité, qui rend impossible toute théorie sans qu'y soit confrontée sa pratique, permet d'être un vivant. Je ne sais pas d'écriture plus utile, qui réinscrit une exigence du culturel à un moment de l'Histoire où le sort de l'individu ne serait question que de machinismes.

P.S.

## Dernière heure

Comme dans un véritable suspense à la Hitchcock... A la dernière minute nous parvient le programme-revue de l'Outremont — gratuit, sur demande: 277-4145.

Bien des choses en perspective, dont plusieurs spectacles sur scène en fins de semaine. Jean-Guy Moreau les 16, 17 et 18 octobre à 21h.30, le 23 octobre à 21h.30, les 24 et 25 octobre à 9h. Claude Gauthier le 18 octobre à 19h. Les Mimes Electriques, ces "montreurs" vitrioliques de quelques aberrations et quelques aliénations "bien humaines", le 24 octobre à 21h.30 Gilles Valiquette les 31 octobre et 1er novembre à 19h.

Le 8 octobre à 19h., un western classique, soit à la fois démagogique et tout autre chose, "**The red pony**", parce qu'avec ce dernier acteur de la **présence** et de la **signifiante** des Humphrey Bogart, Montgomery Clift, Mi-

chel Auclair, et parfois Christopher Plummer et parfois Marlon Brando, ce romantique désabusé, un homme au "style" que j'aime: Robert Mitchum — on le voit actuellement dans "**Farewell, my lovely**", d'un Dick Richards dont je ne sais rien, un film qui vaut par le livre à partir duquel le scénario a été écrit, un de ces livres remarquables de lucidité, de fermeté et de désenchantement de Raymond Chandler, un écrivain d'écriture admirable et dont l'analyse des corruptions et crimes, que coiffe la politique l'engendrant, en société américaine, en disent plus que bien des thèses, un film dans le style rétro qui m'a fait plaisir, parce que la thématique de Chandler et l'intensité sans espoir avec conviction de Robert Mitchum me plaisent, et m'intéressent (au cinéma Atwater).

Mais surtout, à l'Outremont, le 16 octobre à 19h. "**The lady vanishes**", le 22 octobre à 19h.30 et 21h.30 "**Rebecca**", le 29 octobre à 19h. "**Foreign correspondent**" et à 21h.30 "**Mr. & Mrs. Smith**", les 4 premiers films d'une série (on espère qu'elle aura une suite, elle s'arrête trop tôt dans l'oeuvre) Hitchcock.

Je souscris entièrement à cet extrait du commentaire que fait d'Alfred Hitchcock Raymond Bellour, dans l'indispensable "**Dictionnaire du cinéma**" de Raymond Bellour, Jean-Jacques Brochier, Gérard Guégan, Claude-Jean Philippe et 25 analystes / critiques parmi les plus intelligents dans la perception et l'explication du discours filmique (Editions Universitaires):

"Hitchcock dit: "La caméra dit la vérité." Assurément, mais

elle? L'oeuvre d'Hitchcock dé-  
t exactement la courbe qui  
nduit de cette phrase à sa  
pétition. C'est l'histoire d'une  
e et d'un langage à double  
ns, donnant à l'évidence son  
vers de vertige.

"Tout film d'Hitchcock est  
mprié aussitôt comme oeuvre  
licieuse. Cela ne peut s'admet-  
e que si l'on perd de vue le genre  
ur aller à l'idée, si l'on consent à  
finir l'essence policière par la  
ésence du secret. Tout film  
Hitchcock tourne autour d'un  
eret, la mise en scène est le  
ommentaire éperdu, rigoureux,  
ane blessure inscrite quelque  
rt entre les êtres et dans les  
oses; elle enquête sur la ques-  
n qu'elle pose dans son désir  
jours renouvelé de révéler et  
pprocher en même temps  
space du secret, cet instant, ce  
lu, cette parole, où la vérité  
rait en son essence si la façon  
nt toujours elle survient ne  
ait sur le temps antérieur un  
upçon qui la touche à son tour,  
eles confronte, déchiffrables l'un  
r l'autre mais ensemble illusoi-  
rs. C'est un brusque rejet, le  
tour aux apparences dont on  
vrait seulement d'esquiver le  
dsordre immédiat. Car pour  
acun des êtres l'énigme est  
férente, et le demeure en sa  
rsolution. Les apparences sont  
mpeuses, je ne connais aucun  
m de Hitchcock qui ne le laisse  
assitôt deviner ou ne le dise  
cirement, et si, dès le début,  
aque mot, chaque image sem-  
ent vouloir permettre une  
igme future à quoi chacun  
vra répondre, si Hitchcock,  
roduisant ses personnages, or-  
enne insensiblement autour  
eux les incertitudes de la vie  
otidienne, parvient à rendre

naturel le secret, les secrets qui  
tôt ou tard éclatent, et entraîne le  
spectateur dans la logique insi-  
dieuse d'une observation sans dé-  
fait, comme se jouant de lui pour  
mieux se l'assurer, ce n'est pas, —  
y prit-il du plaisir, — par simple  
diversion, mais bien pour esquis-  
ser la possibilité du drame, et  
laisser peser l'ombre d'un doute."

Fin du commentaire de Ray-  
mond Bellour:

"Le langage, comme l'imagi-  
nation, nous fait et nous défait,  
mais il ne peut que se poursui-  
vre dès qu'il a commencé d'assu-  
rer le réel. Et comment ne jamais  
commencer à dire et à nommer?  
La mise en scène n'est rien  
d'autre, une exaspération rigou-  
reuse et captivée de soi, pour qui  
est à la fois le coupable, le faux  
coupable et le témoin, l'enquê-  
teur, en un mot le metteur en scè-  
ne."

Il y a là assez à déchiffrer.

Bien sûr, plusieurs iront s'y  
faire frémir, et d'autres ne se dé-  
rangeront pas pour des jeux de  
"patience" aussi réactionnaires,  
leur métaphysique à la fois l'alibi  
et le tort de leur bourgeoisie la  
pire...

Mais le plaisir qu'on peut  
éprouver à lire un film de Alfred  
Hitchcock me semble à moi très  
proche du plaisir qu'on peut  
éprouver à lire un livre de Hélène  
Cixous, "par exemple"...

P.S.

## formule d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

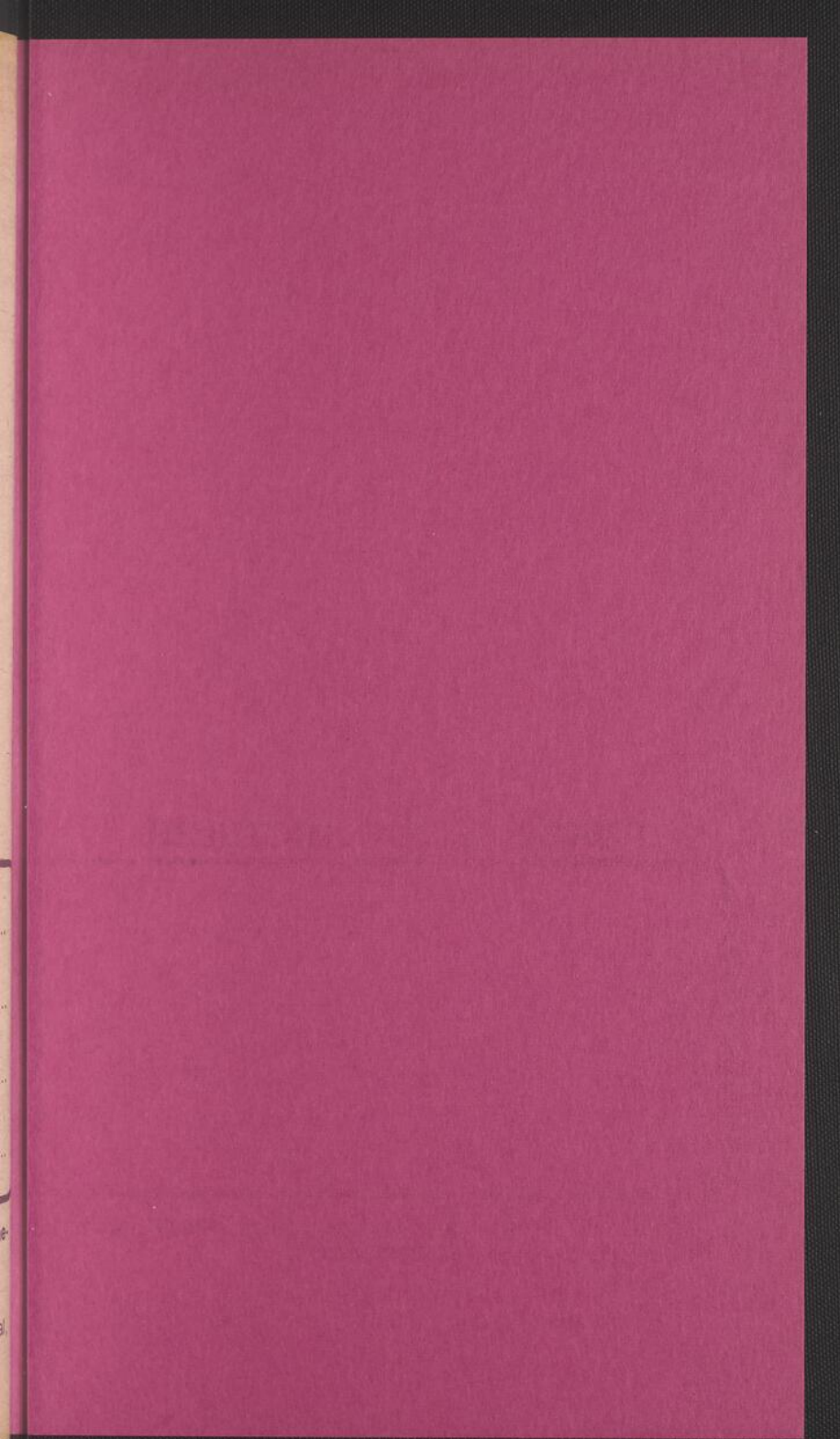
..... tél. :.....

*A partir du numéro.....*

Date.....Signature.....

**Abonnement d'un an (douze numéros): \$20.00; Abonnement de soutien: \$40.00 et plus.**

Veuillez expédier votre chèque ou mandat à l'ordre de:  
**CHRONIQUES**, case postale 747, succursale "N", Montréal,  
Qué.



*il ne s'agit pas de  
jouer à l'autruche, de  
mettre sa tête dans le  
sable et d'offrir de  
façon masochiste son  
cul aux coups, il  
s'agit de réagir,  
contre-attaquer,  
combattre, sur tous  
les fronts et quel que  
soit le lieu de travail.*

REÇU LE

22 OCT 1975

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
DU QUÉBEC

Prix: \$2.00